

Visite guidée au Cap-Blanc



Conception : Jacques Bachand
Révision et édition : Jean-Marc Dion

© Jacques Bachand, 4 novembre 2024 — Tous droits réservés

Table des matières

Plan de la visite	3
Pourquoi visiter le Cap-Blanc ?	3
L'étendue du Cap-Blanc	7
Le Cap-Blanc proprement dit.....	8
Le Cap-aux-Diamants, le Cap-Blanc	9
Naissance du quartier du Cap-Blanc.....	10
L'incendie du 28 juin 1865.....	13
Une paroisse écourtée.....	14
Près-de-Ville	17
Les chevaux de Joe Fafard	22
Observation sur l'architecture	23
L'Anse-des-Mères.....	31
Procession de la Fête-Dieu	34
L'escalier du Cap-Blanc	38
L'église Notre-Dame-de-la-Garde	45
Une église qui s'enfonce et qui s'éloigne du fleuve.....	50
Au sud-ouest de l'église.....	54
Les citernes de pétrole et les camions de livraison de gazoline	55
La plage du Foulon.....	56
Les Irlandais au Cap-Blanc	59
Grosse-Île, station de quarantaine « irlandaise »	61
Du Cap-Blanc à la Grande-Allée.....	62
Une architecture irlandaise ?	63
Races et mariages.....	63
Références	66
Annexe 1 Plan de l'espace visité du Cap-Blanc (H. W. Hopkins, ingénieur, 1879).	68
Annexe 2 Événements marquants du Cap-Blanc.....	69

Plan de la visite

Rendez-vous à Près-de-Ville, au feu de circulation qui marque aujourd'hui le début du quartier du Cap-Blanc, là où la rue Champlain se détache du boulevard Champlain. La visite se déroulera à contre-courant de la circulation automobile dans la rue Champlain. La visite s'achèvera à l'église Notre-Dame-de-la-Garde. Chemin plat. Deux bonnes heures.

L'objectif de nos visites guidées est de mieux connaître la ville de Québec, notre capitale nationale. Nous améliorons progressivement nos connaissances de la ville en parcourant des zones morcelées d'habitation, y cherchant les citoyens, les événements, la géographie qui ont fait l'histoire du quartier. Cette histoire se manifeste dans quelques bâtiments et sites emblématiques. Ces bâtiments et ces sites sont notre patrimoine. Les a-t-on bien conservés, mis en valeur ou saccagés ? Le bâti, le décor, l'environnement, l'aménagement, le « développement progressiste » sont ici particulièrement importants : c'est ce dont nous parlerons.

Pourquoi visiter le Cap-Blanc ?

L'endroit est unique. C'est un quartier constitué d'une seule rue qui s'allonge sur près de deux kilomètres au pied d'une falaise. Autrefois au bord de l'eau, le quartier est aujourd'hui séparé du fleuve par un boulevard. Et plus encore ! C'est un îlot de peuplement enclavé.

C'est une rue, un quartier, que les automobilistes ne fréquentent pas. Quelques mètres plus bas, en effet, les automobilistes peuvent gagner en vitesse sur le boulevard Champlain. Limite de vitesse et radar mobile n'empêchent pas le boulevard d'isoler l'endroit. Son isolement est fascinant. On hésite à aller y fouiner. En été, les chaises, les tables, les bancs sur le trottoir ajoutent à l'intimité, à la convivialité des résidents, qu'on craint de déranger.

Ajoutez que la rue a une seule direction, vers le nord-est. L'automobiliste venant de la basse-ville est donc dissuadé de s'y engager. Il faut alors rejoindre l'accès ouest de la rue, ce que seuls les curieux feront.

Dans son auto sur le boulevard Champlain on ne voit pas, au premier coup d'œil, l'intérêt des lieux. Du boulevard, à 50 km/h, on n'aperçoit que le dos des maisons de la rue Champlain, leurs cabanons et leurs stationnements. Deux courtes percées, entre les numéros 329 et 373 puis entre les numéros 383 et 405, permettent d'apercevoir la façade de quelques maisons à logement centenaires.

Si le feu passe au rouge à la rue des Sapeurs, l'automobiliste apercevra la belle ancienne caserne de pompiers au fond de cette rue, au pied de la falaise.

Seule l'église, construite sur un ancien quai, retient un moment le regard de l'automobiliste, car elle est plantée en pleine ligne droite du boulevard, forçant l'automobiliste à la contourner.



Le boulevard a simplement reconduit la ligne tracée par l'ancienne voie ferrée, comme on peut le voir dans cette photo d'Edgar Gariépy vers 1920.



Photo Patrice Laroche 1971 dans Le Soleil du 4 février 2023

Et, aujourd'hui, l'automobiliste poursuit son chemin, bien conscient de se trouver dans le port de Québec, qui lui cache le fleuve. Et le port est clos. La rue Champlain y est en marge. L'automobiliste qui fréquente occasionnellement les aménagements récréatifs en bordure du fleuve, des additions artificielles, pense rarement à traverser le boulevard pour visiter la rue.

La rue Champlain est résidentielle. Aucun service n'y attire les passants, qu'ils soient automobilistes ou cyclistes. Il s'y trouve une quincaillerie, et un restaurant en été, mais ils ouvrent sur le boulevard et non sur la rue. Rien n'incite à fréquenter la rue.

Autrefois, presque tout au long du XIX^e siècle, les résidents du Cap-Blanc étaient isolés par les quais aménagés pour accueillir les voiliers anglais venus quérir les chênes et les pins de nos forêts. Les voiliers ont disparu, et les anciens quais. Et au tiers du XX^e siècle, le port actuel y a pris ses aises. Et les premiers réservoirs de pétrole s'y sont vite accolés.

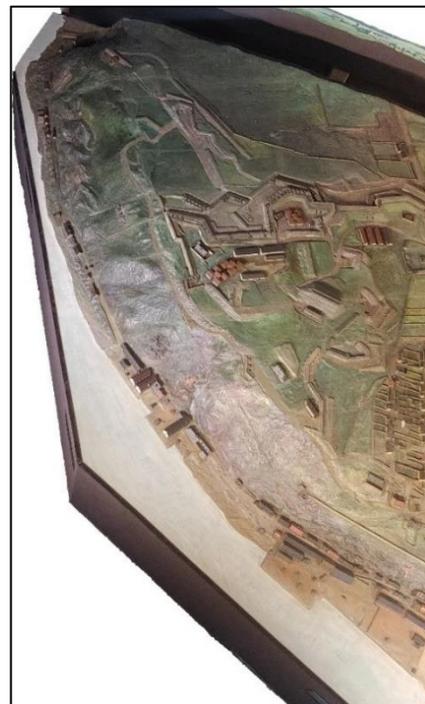
Pourtant, cette rue Champlain a tout pour mériter une visite. Son site est exceptionnel. Certes, on peut évoquer la rue Sous-le-Cap, mais celle-ci a perdu le caractère de ses origines avec la création de la rue St-Paul dans l'eau de l'estuaire de la rivière St-Charles, poussant les propriétaires à transférer la façade de leurs maisons vers l'estuaire. Privées de vie urbaine et devenues insalubres, les maisons accolées à la falaise ont disparu progressivement. Et la rue Sous-le-Cap est devenue une curiosité pour touristes.

On peut penser aussi à la rue du Petit-Champlain, dont la rue Champlain où nous sommes est le prolongement, mais le Petit-Champlain est devenu l'antithèse touristique de notre rue Champlain. La rue Sault-au-Matelot peut également susciter la comparaison, mais elle est si brève, plus dense, piétonne et touristique.

Malgré tous ses malheurs, éboulements, avalanches, incendies, pauvreté, envahissements, le Cap-Blanc a pu préserver un patrimoine intéressant. Son histoire est bouleversante, conséquemment attachante. Il faut aller voir.

Cette rue du Cap-Blanc s'est développée, dans sa partie Près-de-Ville, avant 1810, comme le montre Duberger dans son plan-relief.

La suite de la rue, à partir de l'école de Mgr Signaÿ, à l'approche de l'Anse-des-Mères, s'est développée en même temps que le chemin du Foulon, essentiellement dans la première moitié du XIX^e siècle. Après la guerre d'indépendance américaine (1776-1783), les Britanniques entreprennent de consolider leur conquête du Canada en y intensifiant l'ancien mercantilisme de la France : nos matières premières contre des produits industrialisés, nos pelleteries, nos forêts contre leurs vêtements, chaussures, vaisselle, etc. Le blocus de Napoléon va encore accentuer ce processus. Des commerçants écossais et anglais vont venir exploiter nos richesses naturelles. Et s'installer sur les hauteurs du Cap.



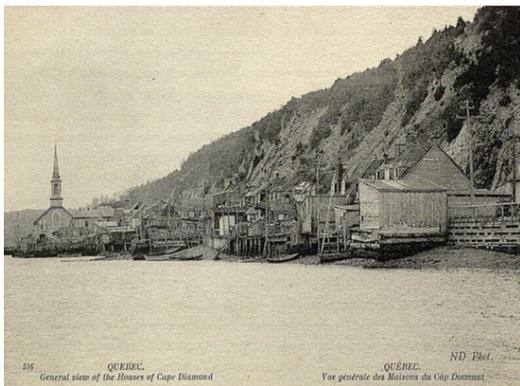
Comme l'Angleterre redoute une alliance USA-France-Québec, elle va consolider son emprise sur le cap : les tours Martello, la citadelle, les fortifications, etc. Et c'est le petit peuple des travailleurs, débardeurs, cageux, marins, qui s'installe et vit au Cap-Blanc. Mais, contrairement au chemin du Foulon en contrebas des grands domaines anglais, ici, c'est la ville, toute proche de la vieille basse-ville commerciale : les maisons sont mitoyennes, ont souvent deux ou même trois ou quatre étages, souvent avec échoppe ou commerce au rez-de-chaussée.

Aujourd'hui, il y a peu de chances que vous croisiez des débardeurs irlandais au Cap-Blanc, où ils ont longtemps été largement majoritaires. Si vous y rencontrez leurs descendants, vous constaterez qu'ils parlent français, qu'ils n'ont plus de familles nombreuses, qu'ils ne

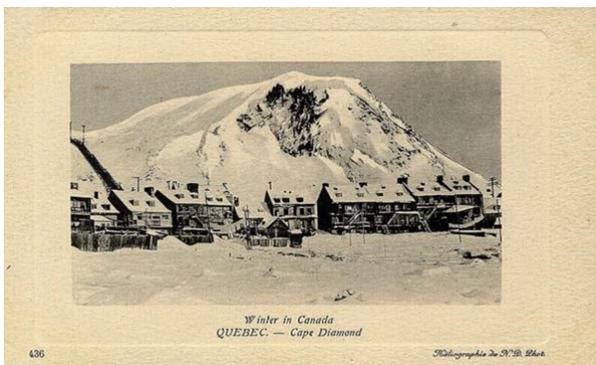
marchent plus au travail, que les tavernes ont disparu, que le travail dur au corps est passé. Aujourd'hui, au bottin, les Québécois de souche dominant.

Un embourgeoisement tout relatif s'y est installé. Songez qu'un condo de 800 pieds carrés y est présentement à vendre au 2^e étage de l'ancienne école de Mgr Signay au prix de 469 000 \$, un demi-million tous les frais comptabilisés. Mais on peut aussi y acheter dans le voisinage de la quincaillerie une petite maison familiale aux mêmes dimensions, mais avec sous-sol, pour 339 000 \$. Reste que le cadre physique du Cap-Blanc a beaucoup changé, que l'environnement s'est embelli, que les investissements publics et privés ont amélioré les conditions de vie, que les écoles ont été converties en condos, car les enfants y sont rares. Mais restent aussi les gros cailloux de la falaise...

Pour imaginer un peu le chemin parcouru, voici deux cartes postales des environs de 1900 (BAnQ, photographes non identifiés). L'électricité est arrivée en 1897, mais pas encore la voie ferrée, construite en 1912-1913¹, mais certainement pas en 1904, comme je l'ai lu sur des Facebook, car des photos de 1905 et de 1907 ne montrent rien de tel. En 1900, le fleuve reste le principal chemin de transport des marchandises à Québec, comme au temps de Champlain.



Deux autres cartes postales témoignent de la rigueur des hivers anciens au Cap-Blanc. La vue de ces images nous mène vite à imaginer, à comprendre le courage et la résilience des pionniers du Cap-Blanc.



¹ Provost, l'abbé Honorius, *Notre-Dame-de-la-Garde de Québec, 1877-1977*, p. 196.

Quel est le bon mot pour dire la désolation que montrent ces cartes postales du Cap-Blanc en hiver au tournant de 1900 ? Le Cap-Blanc est blanc de neige ; bientôt une avalanche ? Certes, l'électricité a été amenée au Cap-Blanc en 1897, mais éclaire-t-elle la rue tous les soirs dès 1900, et les soirs d'hiver dès avant 16 h ? Dans ses Chroniques de la Capitale, Jean-Marie Lebel décrit un « éclairage jaunâtre et tremblotant » (1866). Éclaire-t-elle la cuisine des mères de famille du Cap-Blanc ? Et le frigo et la cuisinière électrique, en rêve-t-on ? Songez que le prestigieux Séminaire n'a eu ses premières ampoules électriques qu'en 1891 seulement. Comme au Séminaire, ici on se chauffe toujours au bois et au charbon, et pour de nombreuses années encore. La succession des marées a bosselé la surface du fleuve, qui n'amène pas encore de bateaux à Québec en hiver, pas avant 1959 (vive le Helga Dan !)².

Peu avant la Noël 1878, le clocher de l'église Notre-Dame-de-la-Garde a commencé à jouer son rôle de repère au pied du plateau de Québec. Le lieu paraît coupé du monde. Certaines maisons plus grandes peuvent loger trois, quatre ou cinq familles, entre 20 et 30 personnes. On y est peut-être heureux, malgré qu'on soit nombreux dans la maison, et malgré le chômage saisonnier. Tout de même, quel défi que d'habiter au pied d'une falaise et de regarder la marée monter ! Depuis que le Cap-Blanc est habité, on compte une bonne vingtaine d'éboulements ou d'avalanches.

L'étendue du Cap-Blanc

L'espace que la Ville de Québec dénomme aujourd'hui Cap-Blanc correspond approximativement aux limites de la paroisse Notre-Dame-de-la-Garde au moment de sa création en 1877. Nos municipalités sont à peu près toujours le cadre des paroisses érigées par les évêques.

Au nord-est, la paroisse Notre-Dame-de-la-Garde commençait au contour du Cap-aux-Diamants. Aujourd'hui, la première maison de la rue Champlain porte le numéro 265. Avant l'odonyme *Little Champlain Street*, la rue Petit-Champlain était la rue Champlain et la numérotation commençait à l'escalier Casse-cou. Les maisons portant les numéros antérieurs à 265 ont disparu jusqu'au dernier numéro de la rue Petit-Champlain, qui est 106. On est ici dans l'ancien Près-de-Ville. On traversait ensuite l'Anse-des-Mères, puis le Cap-Blanc proprement dit, pour atteindre Cape Cove ou le Foulon (selon les différentes perceptions).

Au sud-ouest, la paroisse s'achevait à la barrière de chemin, à la limite de la ville de Québec telle qu'établie en 1792, qui se situerait aujourd'hui un peu au-delà du feu de circulation de la rue du Cap-Diamant, aux dernières maisons du boulevard Champlain, vers les numéros 950, juste avant d'atteindre les deux silos gonflables ou gonflés dans le port. Dans son ouvrage sur la paroisse Notre-Dame-de-la-Garde, l'abbé Honorius Provost raconte qu'en 1916 la « *barrière Champlain* » était effectivement chez une dame Antoine Dubé, à 951 rue Champlain (donc, côté fleuve). Et cette dame, le 30 juillet 1916, avait dû

² Voir le blogue de Jean Provencher, Les Quatre Saisons, janvier 2014. 2^e Note : Dans L'Avalée des avalés, Bérénice s'embarque « pour le bout du monde » à bord de l'Elga Dan (sans H). Le fleuve en hiver, le bout du monde... Vive Réjean Ducharme ! Romans, Gallimard, Quarto, p.713.

s'excuser par lettre auprès du curé de Notre-Dame-de-la-Garde, du fait que le curé de Sillery la réclamait comme paroissienne de son territoire pour la dîme³.

Les barrières à péage ont été instituées en 1841 pour financer l'entretien des rues, et abolies en 1918, les rues n'ayant plus besoin d'entretien !



Le Cap-Blanc proprement dit



Vers 1900 (BAnQ)

D'où vient donc ce toponyme du Cap-Blanc ? Dans sa rubrique Cap-Blanc (2012), la Commission de Toponymie du Québec s'appuie, pour sa description, sur le recensement du curé Signay en 1818, qui distinguait formellement l'agglomération de l'Anse-des-Mères de l'agglomération du Cap-Blanc où le curé comptait 33 maisons. Dans son histoire de la paroisse Notre-Dame-de-la-Garde, l'abbé Honorius Provost reprend cette division du territoire⁴. Le toponyme Cap-Blanc n'a pas charmé les Britanniques, qui l'ont remplacé par *Cape Cove* (la crique du cap).

Tous les auteurs répètent l'interprétation donnée par l'archiviste-historien Pierre-Georges Roy : le toponyme Cap-Blanc serait une traduction du nom indien *Uupistikoiat* qui décrirait et désignerait la falaise abrupte de ce cap, en amont du Cap-aux-Diamants, son apparence primitive, au-dessus de l'église Notre-Dame-de-la-Garde. Le Dictionnaire de la Commission de Toponymie du Québec, *Noms et lieux du Québec*, ajoute que, « encore

³ Provost, l'abbé Honorius, *op. cit.*, p. 41.

⁴ Provost, l'abbé Honorius, *op. cit.*, pp. 21-22.

aujourd'hui, les Montagnais appellent Québec *Wepistukuiat*. » Mais les auteurs du Dictionnaire constatent que la pierre du cap n'est pas blanche, mais grise, ce qui la différencie bien du Cap-Rouge. Le nom serait apparu à l'écrit dans le recensement du curé de la cathédrale, l'abbé Plessis, en 1805.

Se pourrait-il que le Cap-aux-Diamants qui faisait rêver Jacques Cartier ne soit qu'un cap blanc pour les Amérindiens, une montagne de pierre nue, comme une page blanche pour les Français, une page où l'on peut raconter n'importe quoi ?

En fait, personne ne semble vraiment savoir d'où vient le toponyme Cap-Blanc. On cite l'historien-archiviste Pierre-Georges Roy, mais sans jamais donner de référence précise. Dans une correspondance privée récente, Marie-Ève B. Thériault, directrice, Patrimoine et Culture, au Conseil de la Première Nation des Innus Essipit, m'écrit que *Wepistukuiat* est le mot innu-aimun pour désigner Québec, et qu'il signifie littéralement : Là où le fleuve se rétrécit. Fleuve ou cap ?

Le Cap-aux-Diamants, le Cap-Blanc

Le Cap-Blanc se présente, pour plusieurs, comme le dos du Cap-aux-Diamants. On se représente le Vieux-Québec, emmuré et juché, comme une presqu'île que contourne le fleuve pour aller se jeter à la mer. Le Cap-Blanc, c'est le toponyme qu'on colle à la face sud-ouest du Cap-aux-Diamants. « *Des diamants dans des rochers d'ardoyfe* », écrit Champlain dans son premier récit de voyage au Canada⁵. Ce cap, qualifié de blanc, est fait, paradoxalement, de schiste noir et d'un calcaire argileux gris, facile à mettre en moellons, mais friable. Au temps de la Nouvelle-France, les maçons s'en servaient communément pour monter les murs des maisons, puis on enduisait le mur de crépi pour protéger la pierre contre les effritements causés par les infiltrations d'eau et les séquences de gel/dégel.

Je vous ai convoqués au Cap-Blanc devant ce mur noir du Cap-aux-Diamants, juste sous la pointe sud-ouest de la Citadelle, que vous apercevez en levant les yeux. On aperçoit ici et là dans cette falaise noire des agrégats d'argile. En progressant dans notre visite, on verra plus d'argile que de schiste dans la falaise. Mais on ne perdra jamais de vue l'impressionnante falaise.



⁵ Samuel de Champlain, *Des sauvages...*, 1603, p. 26.

Naissance du quartier du Cap-Blanc

L'acte de naissance du quartier du Cap-Blanc se trouve probablement dans la décision de l'intendant Hocquart, en 1746, d'exproprier des résidents du Cul-de-Sac pour y créer un chantier naval où l'on pourrait construire des navires transatlantiques. C'était à l'ouest du cul-de-sac où les barques venaient accoster au temps de la Nouvelle-France et même longtemps plus tard. Ce chantier naval se trouverait aujourd'hui dans la zone de l'escalier du Quai-du-Roi et de la rue du Magasin du Roi, vers la fin de la rue Petit-Champlain.

Cette expropriation a refoulé des habitants de la rue Petit-Champlain actuelle vers le sud-ouest, à la pointe du Cap-aux-Diamants. Puis, des ouvriers du nouveau chantier naval sont venus s'ajouter plus au sud, créant ainsi un nouveau noyau urbain qu'on a appelé Près-de-Ville. *En tout cas*, écrit Honorius Provost, *ce quartier a déjà en 1755, son individualité distincte*⁶. C'est pourquoi il faut se représenter des habitations en face du mur qu'on a élevé pour contrer les éboulis, sur lequel est apposée une plaque commémorant la mort de Montgomery.

Un plan de Québec, particulièrement intéressant, dessiné en octobre 1759 par le cartographe-architecte de l'armée anglaise Edward Oakley, montre la localisation précise du port du cul-de-sac pour les barques et pointe quelques habitations à Près-de-Ville.



Plan of Quebec by Edward Oakley, Boston Public Library, 1759

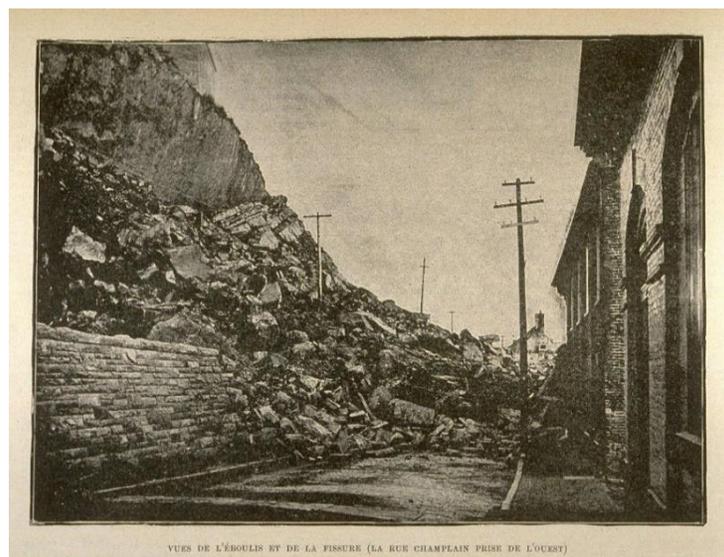
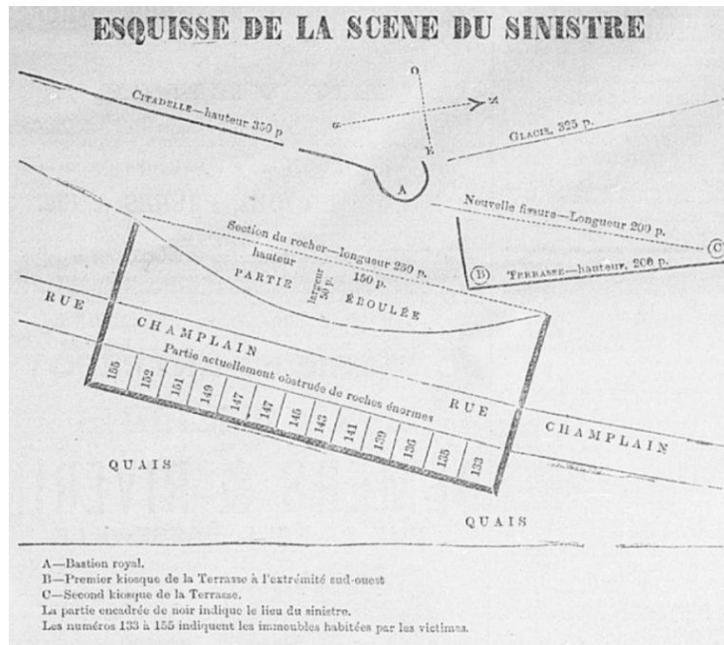
Le plan-relief Duberger, qu'on peut voir à l'Artillerie, montre Près-de-Ville totalement occupé par des maisons entremêlées de hangars ou d'entrepôts jusqu'à l'Anse-des-Mères, qui, elle, ne contient qu'un seul grand bâtiment, qui n'est certainement pas une maison. Duberger construit sa maquette en 1806-1808. Les effets du blocus continental de Napoléon (1806) ne sont pas encore visibles au Cap-Blanc.

⁶ Provost, l'abbé Honorius, *op. cit.*, p. 17.



Près-de-Ville est la zone du grand éboulement de 1889, qui a tué une cinquantaine de personnes. Leurs maisons étaient numérotées de 133 à 155, côté fleuve. Rappel : la première maison de la rue Champlain, aujourd'hui, porte le numéro 265. Les maisons disparues entre celles portant les numéros 155 et 265 ont donc fait l'objet d'un « plan de progrès ».







Jusqu'à l'escalier du Cap-Blanc, que nous verrons tout à l'heure, on est ici dans la zone de pêche que le gouverneur Lauzon a attribuée, en 1651, à la Fabrique Notre-Dame (aujourd'hui, la cathédrale). Du même coup, Lauzon avait attribué des zones de pêche aux Ursulines (80 toises dans les environs de l'escalier) et aux Augustines dans la suite au sud-ouest. D'où le toponyme Anse-des-Mères, où nous nous rendrons tout à l'heure.

Lors de la guerre de la Conquête, les troupes de Wolfe, entraînées par la marée descendante, ont débarqué à l'Anse-des-Mères ; les Anglais eux-mêmes utilisent ce toponyme dans leurs récits de la guerre de 1759.

Pourquoi donc une zone de pêche réservée à la Fabrique, aux Ursulines et aux Augustines ? À la Fabrique, on ne voit pas bien pourquoi. D'abord, il n'y a pas encore de paroisse à Québec, puisqu'il n'y a pas encore d'évêque à Québec en 1651, et seul l'évêque peut ériger une paroisse. Mais les Jésuites jouent le rôle de curé de cette paroisse qui sera érigée par Mgr de Laval dès son arrivée en 1659. Et les Jésuites ont déjà leur propre zone de pêche au large de leur seigneurie de Notre-Dame-des-Anges. Aussi, dès 1653, la Fabrique cède son droit de pêche aux Ursulines. Nous reviendrons sur l'important sujet de la pêche quand on entrera dans l'Anse-des-Mères.

L'incendie du 28 juin 1865

Retenez que tous les bâtiments qu'on va voir dans la première partie de notre visite sont postérieurs au grand incendie de l'après-midi du 28 juin 1865. Ce jour-là, près de 150 maisons et plusieurs autres bâtisses sont parties en fumée en moins de cinq heures. Elles étaient occupées par 500 à 600 familles, en majorité irlandaises⁷. Le feu s'était déclaré dans le bâtiment voisin de l'école de Mgr Signaÿ, qu'on verra tout à l'heure, et il a couru jusqu'ici. Songez qu'un tuyau de quatre pouces alimentait quelques bornes-fontaines depuis 1857 précisément jusqu'au bâtiment Signaÿ, mais elles n'ont été d'aucun

⁷ Culture et Communications, *Répertoire du patrimoine culturel du Québec*, Québec.

secours lors de l'incendie. On ajouta un nouveau tuyau plus gros en 1889, mais on en verra les limites dans l'incendie qui surviendra autour de l'église en 1891.

Ainsi, le numéro 300, le numéro 303 et les autres à la suite ont été construits à partir de 1865-66. Ce sont donc des bâtiments d'environ 150 ans.

D'autres incendies étaient survenus antérieurement dans différentes sections de la rue Champlain, en 1832, en 1836, en 1838, en 1853, en 1856. D'autres surviendront encore plus tard, en particulier en 1891. Chaque fois, on compte 20, 40, 50 maisons disparues. Des morts aussi, évidemment. C'est un incendie de 1839 qui nous a valu la construction de la nouvelle école de Mgr Signay en 1841. Après l'église, c'est, avec l'école protestante/église scandinave, le plus important bâtiment patrimonial du Cap-Blanc. Nous y allons.

Une paroisse écourtée

Nous sommes ici au cœur du quartier Près-de-Ville, ainsi dénommé déjà au temps de la Nouvelle-France. C'est à Près-de-Ville que le général américain Montgomery a été tué dans la nuit du Jour de l'An 1775-76, ce qui a coupé court au plan des nouveaux USA de s'emparer de Québec, et de faire du Québec un état américain.

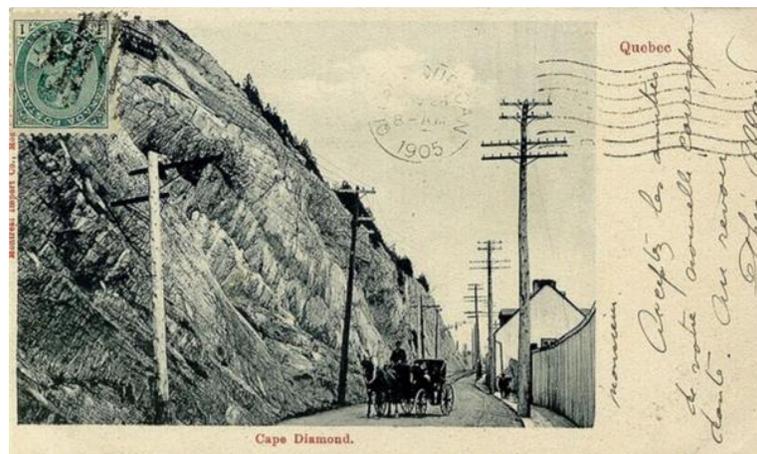


En 1775, le général Richard Montgomery mène l'attaque à Près-de-Ville, au pied du Cap Diamant. Il sera tué à cette occasion.
(Collection J. Castonguay)

Le grand peintre de batailles américain John Trumbull a donné en 1786 une version célèbre de la mort du général, qui fait toujours sourire. N'y avait-il pas une tempête de neige en cette nuit du 31 décembre 1775 ? Sommes-nous bien au pied du Cap-aux-Diamants ? Ce canon qui traîne au sol ne serait-il pas celui avec lequel on a tiré sur le général ?



La carte postale qui suit, estampillée par la poste en 1905, montre un guide touristique emmenant des touristes américains en calèche au site de la mort du général Montgomery. L'électricité est arrivée au Cap-Blanc (est-ce que ça se voit ?), mais le train pas encore.



La carte postale nous montre aussi qu'au début du XX^e, il y avait des maisons tout du long de cette rue, côté fleuve. Le train en a fait raser plusieurs à partir de 1906-1912, puis le boulevard en a supprimé d'autres dans les années '30, '40 et '50. Les mêmes destructions ont été faites à l'autre bout de la paroisse, vers l'anse du Foulon. Des dizaines de maisons effacées par le progrès... Songez qu'un tracé préliminaire du boulevard le faisait élargir la rue Champlain elle-même, détruisant la presque totalité du quartier⁸.

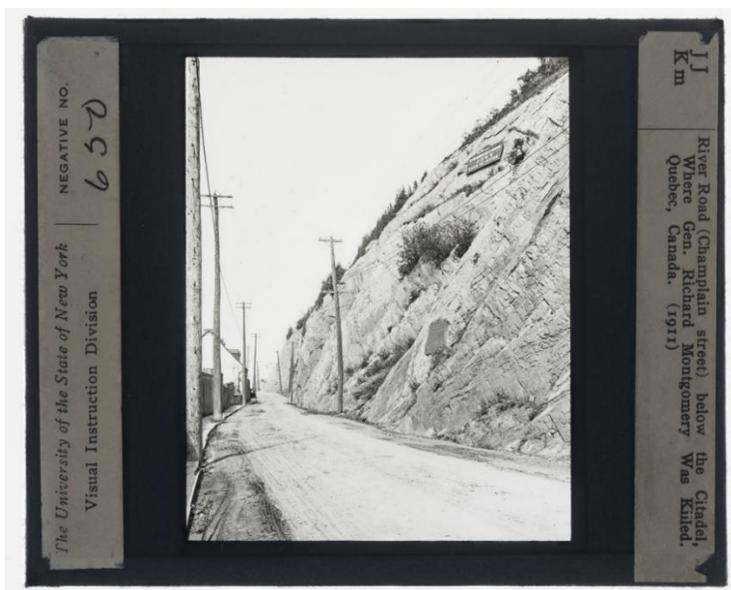
Le photographe Hethrington nous fournit une illustration convaincante de la densité de l'habitat au tournant du Cap-Blanc vers 1900. Au centre, fin de la rue Petit-Champlain. Long édifice en bas à gauche, avec fronton au centre, la *Kingswarehouse* (incendiée dans les années 1950), suivie par la Douane (toujours là), puis par une série de maisons qui contournent le cap (toutes disparues).

⁸ Provost, l'abbé Honorius, *op. cit.*, p. 50.



Photo Hethrington. Site de la Société Historique de Québec

Ci-dessous, un photographe inconnu nous donne une idée claire du futur boulevard Champlain à Près-de-Ville en 1911. Voyez les plaques à la mémoire de Montgomery sur la falaise, notez une maison à gauche.



MNBAQ, Photographe inconnu, pour le N-Y State Ed Dept.



279 Le premier bâtiment qui nous intéresse dans cette rue Champlain au Cap-Blanc est celui-ci. Donc, après l'incendie de l'été 1865, on rebâtit. Le solage donne à penser qu'on a reconstruit en brique sur les fondations qui avaient porté une maison vraisemblablement en bois au même format, comme on en trouvait des dizaines dans cette rue avant l'incendie. Maison unifamiliale au gabarit typique de l'époque, rectangulaire, avec toit à deux versants droits, lucarnes à croupe, murs pare-feu, avec cheminée intégrée au mur-pignon nord-est. L'imposte au-dessus de la porte d'entrée suggère un escalier.

Il est possible que les propriétaires aient loué sous les combes un petit logement à un travailleur solitaire, ou même une petite famille, comme c'était courant dans ce secteur à l'époque. Dans ce cas, une porte fermait l'appartement du propriétaire au rez-de-chaussée. J'ai vu cela récemment rue Jérôme dans St-Roch.

On se gardera de regarder trop longuement le bâtiment portant l'adresse 283-289. Le site du patrimoine de la Ville nous dit qu'il a été dessiné par l'architecte Peachy. On peine à le croire.



296-300 Voilà un bel immeuble à logement construit immédiatement après l'incendie de juin 1865. Incluant ses stationnements actuels, il occupe, en tout ou partie, d'anciens lots occupés par une suite de maisons en bois mitoyennes. Dans la tradition britannique, la structure du bâtiment est érigée en brique. La brique ici n'est pas un simple parement, comme ça devient une pratique courante au début du XX^e siècle, et généralisée en avançant dans le XX^e.

Ici, la structure de brique porte les solives des planchers. Tous les bâtiments de brique qu'on va voir, construits dans les années qui suivent l'incendie de 1865, ont cette caractéristique⁹. L'assemblage des briques peut varier d'un bâtiment à l'autre, et selon qu'on est en façade ou en pignon. On va se concentrer sur le briquetage un peu plus loin.

Moins élégante que sa voisine d'en face (numéros 303-305), la façade est tout de même intéressante. La coutume britannique d'ouvrir le long des murs mitoyens les portes d'accès

⁹ Roy, Odile, *La maçonnerie de brique*, Guide technique no 7.

au bâtiment, en particulier pour l'accès aux étages, se généralise à Québec à cette époque. L'ornementation se concentre sur les fenêtres, appuis et linteaux, particulièrement au rez-de-chaussée, où les linteaux agrégés à la tête des pilastres forment un bandeau impressionnant.

À l'origine, il y aurait eu une taverne au rez-de-chaussée. D'autres sources évoquent plutôt un marchand de fournitures pour bateaux. Après la taverne, peut-être. En tout cas, on voit bien que les ouvertures du rez-de-chaussée ont été réaménagées pour y établir un logement.

297-299 et 301



Azulejos en façade des bâtiments 297-299 et 301

Le premier bâtiment a un bon intérêt patrimonial. Il a lui aussi été construit le lendemain de l'incendie de 1865. Le second, le 301, est tout simplement ignoré par le site du patrimoine de la Ville. Mais j'adore les azulejos (*azul*, bleu en portugais)¹⁰ installés en façade des deux bâtiments. Au Portugal, il y en a partout. Dehors et dedans. On en est ébahi. Les Portugais ne sont pas les inventeurs de ces élégantes faïences au dessin bleu sur fond blanc. Origine chinoise, évidemment. Les Chinois faisaient de la porcelaine dès le VII^e siècle et de la faïence encore plus tôt. Mais les Portugais ont beaucoup voyagé à l'instigation de leur légendaire Henrique Navegador au XV^e siècle.

Ils sont à Macao dès 1515. Les Hollandais ont rapporté de Chine leur tradition de vaisselle bleue de Delft. Mais les Portugais sont surtout réputés pour leurs carreaux muraux, les emblématiques azulejos. On n'aurait pas tort de penser que les deux bâtiments appartiennent au même propriétaire. Et on l'imagine dans les rues de Lisbonne ou de Porto à la recherche d'un souvenir de voyage approprié au contexte fluvial du Cap-Blanc...

Ces charmants azulejos n'ajoutent évidemment rien à la valeur patrimoniale des bâtiments...

¹⁰ Un **azulejo** ou **azuléjo** (pluriel : **azulejos**) est, au [Portugal](#), en [Espagne](#) et au [Brésil](#), un [carreau](#) ou un ensemble de carreaux de [faïence](#) décorés.

Ces carreaux sont ornés de motifs géométriques ou de représentations figuratives. On les trouve aussi bien à l'intérieur de bâtiments qu'en revêtement extérieur de façade. Cet art se développe d'abord en [Andalousie](#) au XV^e siècle avant de connaître son apogée au XVIII^e siècle au Portugal. Il reste de nos jours un art vivant dans le sud de l'Espagne et au Portugal (Source : [Wikipédia](#)).

303-305 Cet immeuble est assez spectaculaire dans cette rue.



Il a été dessiné par l'architecte Peachy, que vous connaissez bien, pour l'épicier et vendeur de charbon John Giblin. L'ornementation y est plus élaborée qu'ailleurs dans la rue. La taille variée des fenêtres, qui raccourcissent en montant, typique de Peachy, leurs linteaux ouvragés et leurs appuis différenciés, la corniche raffinée avec ses modillons, les pilastres du rez-de-chaussée commercial, voilà le style Peachy, qu'on retrouve dans l'édifice Thibodeau sur la Place de Paris, ou au 19-21 Notre-Dame sur la Place Royale, ou d'autres encore dans la côte de la Montagne. Posé sur les pilastres, l'entablement devait servir à l'affichage. Il semble que le numéro 303 ait été généralement une épicerie, tandis que le numéro 305 a été un certain temps une taverne.

Le fenêtrage du rez-de-chaussée a été refait au moment de la conversion des lieux en condos en 1990. À l'origine, Peachy avait pensé ce rez-de-chaussée en pierre. Les Assurances-incendie auraient censuré ; le bâtiment était assuré contre les incendies, tous ne l'étaient pas. Je vous signale que nous marchons en ce moment sur la propriété de l'éventuel milliardaire Molson, qui avait son quai et ses installations portuaires ici dès 1815. Orphelin de père et de mère dès ses 8 ans, John Molson était venu d'Angleterre en 1782 à l'âge de 18 ans. La bière engraisse et enrichit... !

308 Un autre bâtiment construit dans les années qui suivent



l'incendie de 1865. Sobriété et classicisme typique des bâtiments populaires de l'époque, muraille en brique, ouvertures régulières avec linteaux en plate-bande de brique. Corniche élégante et simple. Les dimensions des ouvertures du rez-de-chaussée rappellent un usage commercial. Quel usage, pensez-vous ? Une taverne, eh oui, la taverne du couple James O'Toole, des Irlandais, bien sûr. Le bâtiment faisait partie d'un ensemble de quatre ; les trois autres au nord-est ont disparu l'un après l'autre au XX^e siècle.

À part sur les tavernes : au XIX^e siècle, il y avait dans cette rue une quantité impressionnante de tavernes. Il faut se rappeler que l'on compte par centaines, à certains moments par milliers, les marins, débardeurs, cageux, ouvriers des chantiers maritimes qui circulent dans cette rue, célibataires ou conjoints éloignés de leurs familles.

C'est la grande beuverie des miséreux. Et le désordre est grand.

323-329 Bien belles maisons à peu près identiques, à l'exception des ouvertures, plus étroites, plus larges, carreaux et couleurs différentes.



Je vous avais annoncé plus tôt une conversation sur l'art du briquetage. À Québec au XIX^e siècle, sous influence britannique, on construit en brique. Surtout après un incendie. Examinons le mur latéral du no 329. Ce mur de brique n'est pas un parement, mais un mur porteur. Deux rangs de brique sont montés l'un derrière l'autre, et les solives des planchers sont insérées dans le rang de brique intérieur.

Il en va de même pour les murs de refend. Le travail du briquetier doit donc être très rigoureux pour éviter les distorsions dans les planchers. En jointant panneresse (le flanc de la brique) et boutisse (le bout de la brique), l'épaisseur du mur porteur peut atteindre facilement 30 à 40 cm, aménageant ainsi, derrière les briques en panneresse, une cavité entre la paroi extérieure et les briques porteuses intérieures.

Ce n'était pas la règle, mais en ce cas, des attaches en métal, appelées feuillards, lient les assemblages. Ensuite, le maçon peut s'amuser à suivre la coutume anglaise de monter une rangée de brique en boutisse et une autre en panneresse, ou alors la coutume hollandaise d'une brique en boutisse une brique en panneresse sur la même rangée. La pratique la plus courante et la moins chère consistait à intercaler une rangée de boutisses sur cinq rangées de panneresses. On voit aussi d'autres variantes.

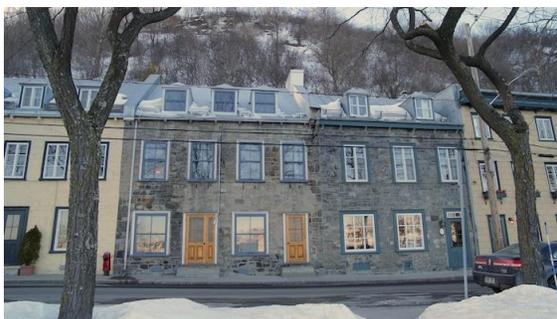
Ce mur est fait de briques canadiennes. La brique canadienne était souvent rouge. On a fabriqué de la brique à Québec au temps de la Nouvelle-France, mais on s'en servait surtout pour les cheminées des foyers et pour les poêles démontables. Ici, à Québec, la tradition des murs en brique est britannique. Et on notera dans cette rue Champlain qu'on utilise souvent la brique importée d'Écosse en façade, et la brique canadienne en pignon. Le prix sans doute...

Les murs latéraux en brique sont aveugles, sans doute en prévision de la construction de voisins. Y en eut-il ? On ne sait.

Dans la suite de cette maison, les résidents du côté de la falaise ont une superbe vue sur le fleuve. Cette percée visuelle est due à la démolition de plusieurs hangars. « Il n'y a jamais eu de maisons là, ç'a toujours été des *sheds* », m'a affirmé un résident de longue date. On n'a pas de mal à le croire, car tout au long du développement de la rue Champlain, les gens de mer, les commerçants ont eu besoin de hangars, d'écuries, d'ateliers, etc.

Les commerçants de glace en particulier avaient leurs glaciers parmi les maisons de la rue, au bord du fleuve en ce temps-là. D'ailleurs, on s'étonne un peu de l'âge de certains abris d'auto dans cette rue.

En contrepartie de la vue magique des résidents sur le fleuve, l'automobiliste du boulevard peut admirer, s'il limite sa vitesse, le bel ensemble architectural des maisons portant les numéros 334 à 370, des maisons urbaines mitoyennes à deux ou trois étages, typiquement britanniques. Elles sont emblématiques du Cap-Blanc après l'incendie de 1865. Ce sont des maisons solides en moellons ou en brique, d'un grand intérêt patrimonial pour la ville de Québec, malgré quelques accommodements récents, comme la peinture sur la brique, la pierre sans crépi, le remplacement d'une porte par une fenêtre, entre autres.



348 Les spécialistes en patrimoine de la Ville avancent l'hypothèse que les deux maisons avec façade de pierre nue (348 et 352) pourraient être antérieures à l'incendie, reconnaissant toutefois ne pas en tenir de preuve. Les deux maisons sont identifiées à une famille irlandaise, les O'Connell, le débardeur John et l'épicier Timoty. Ces maisons sont restées longtemps dans la famille O'Connell.

Récemment, une porte à l'adresse 350 a été remplacée par une fenêtre, sans doute pour unifier les trois logements que cette maison contenait au registre de la Ville. La façade de moellons est bien restaurée, mais les travées des fenêtres se trouvent un peu désalignées par l'annulation de la porte de gauche et l'élargissement des fenêtres du rez-de-chaussée. Leur largeur, d'ailleurs inégale, suggère un ancien commerce. Suggestion fondée ? La porte à caissons fenêtrée, la corniche élégante avec ses modillons, les corbeaux en pierre, les lucarnes à croupe, la couverture en tôle à baguette, qu'on commence à voir à Québec dans les années de la construction du bâtiment, contribuent à l'intérêt patrimonial de la maison.

Apparemment plus spacieuse, la voisine (352-354) mérite le même intérêt. Alors que le 348 semble n'avoir jamais eu d'autre fonction que de loger, on sait que le 352-354 logeait la taverne de Timothy, d'où la largeur des fenêtres du rez-de-chaussée et de la porte centrale.

De chaque côté de ces deux maisons de pierre nue, les maisons voisines nous donnent à voir une variété de crépis. Les moellons sont apparents sous le crépi du 356, alors que le 346 est enduit d'un crépi rubané trompeur, qui nous fait imaginer de la pierre de taille.

Au total, cet ensemble de maisons, du 334 au 370, présente une homogénéité intéressante dans la diversité, pierre et brique, pierre nue et pierre crépie, brique nue et brique peinte, portes à panneaux vitrées, avec ou sans imposte, etc. En dehors de cet ensemble, la rue compte peu de maisons de pierres.

L'ensemble se termine sur une mauvaise note au 372. C'est pourtant un bien beau bâtiment, avec ses six belles travées de fenêtres à battants, au rez-de-chaussée ses grandes fenêtres d'épicerie avec imposte en harmonie avec les portes, ses murs pare-feu et corbeaux de pierre, son toit en tôle à la canadienne, etc. Ses hangars sont vus comme une menace permanente par les voisins (voir le Facebook Cap-Blanc).



373-381 Cet immeuble à logement était certainement le plus imposant du quartier lors de sa construction en 1867 ou 1868. Trois étages en brique. C'est l'important épicier-boucher William Ellis qui le fait construire. Évidemment, sa boucherie est installée au rez-de-chaussée, de même que son propre logement. L'adresse 377 cache une ancienne porte cochère qui facilitait la livraison des marchandises à l'épicerie-boucherie. On notera que les portes d'accès au bâtiment sont suffisamment nombreuses pour qu'on s'imagine en face des duplex du voisinage.

L'accès aux édifices à logements réduit à une seule porte n'est pas encore de règle en 1867. Par ailleurs, ce bâtiment n'avait pas de voisins immédiats depuis sa construction, un fait rare dans ce quartier. Mais en voici justement un nouveau, avec sa porte centrale unique.

Les chevaux de Joe Fafard

Passé ce bâtiment, des démolitions ont permis une percée sur le fleuve. Un superbe panorama s'offre à nous, avec, en avant-plan, les chevaux de Joe Fafard, une sculpture en pièces détachées intitulée DO RÉ MI FA SOL LA SI DO, que la ville de Calgary et le Stampede ont offert à la ville de Québec à l'occasion de son 400^e anniversaire. On prête à Fafard l'intention de célébrer les 12 chevaux que Louis XIV a tirés de son cheptel pour les expédier en Nouvelle-France, et qui sont débarqués à Québec le 15 juillet 1665. Joseph Fafard est un sculpteur canadien-français né en Saskatchewan en 1942 et mort en Saskatchewan en 2019. Même si la course des chevaux de Fafard est bien belle à voir dans sa voiture, il faut la garer pour vraiment saisir la leçon d'harmonie que Joe Fafard nous donne dans cet arpège équestre. L'homme s'y voit fusionné avec les animaux dans la nature.





421-427 On adore cette belle brique rouge, percée de neuf travées de grandes fenêtres classiques à six carreaux, ces trois longues portes aveugles à panneaux avec imposte, ces jolis linteaux en plates-bandes de brique. C'est à la fois banal et très beau. Il s'agit de trois bâtiments mitoyens construits en 1866. Voilà un exemple absolument clair de l'architecture urbaine en milieu populaire au milieu du XIX^e siècle à Québec sous domination britannique. Le numéro 427 a été construit pour Miles Howe, un chef d'entreprise de chargement et de déchargement de bateaux, une compagnie de débardeurs.

Miles Howe était *stevedore*. Un *stevedore* est un entrepreneur en arrimage, c'est-à-dire quelqu'un qui fournit des débardeurs pour le chargement et le déchargement des bateaux. Vous avez peut-être été intrigués par l'enseigne QSL qu'on voit sur le bâtiment qui occupe le coin du boulevard Champlain et de la rue du Cap-Blanc. *Quebec Stevedoring Limited*. C'est une entreprise créée en 1978 par un Québécois, Denis Dupuis, pour gérer les chargements et déchargements des bateaux au port de Québec, et qui compte aujourd'hui une soixantaine de terminaux portuaires de Terre-Neuve à la Colombie-Britannique, et à New York, en Louisiane, en Illinois, etc.

Au début, sa femme y tient une épicerie. Puis une taverne. Son adresse est à cette époque le numéro 181. Howe a fait sa publicité sur sa façade. Mais on ne sait pas à quelle étape de sa carrière il a fait peindre son enseigne. Les deux autres maisons ont été construites pour un certain Francis Christie. Plus tard, Howe aurait acheté ces deux maisons, visiblement construites en continuité par le même entrepreneur. Il y aurait toujours eu des commerces au rez-de-chaussée. En 1967, on a réduit les fenêtres quand on a converti le commerce en condo. Beau travail d'artisan.

Observation sur l'architecture

Plus tôt, j'ai relié la rue Champlain au chemin du Foulon, qui se sont développés à peu près concurremment, à l'exception de Près-de-Ville, qui est antérieur au blocus de Napoléon. Il n'y avait d'ailleurs plus de longues ruptures dans le bâti entre les deux zones à la fin du XIX^e siècle. Vous êtes sûrement frappés par la différence dans l'architecture entre ces deux rues dans l'état présent. L'intérêt du chemin du Foulon est dans ses vieilles maisons construites dans les années 1830-1840 dans la tradition architecturale québécoise. On trouvait un bâti semblable ici avant l'incendie de 1865. Pour la reconstruction, on a adopté une architecture plus urbaine adaptée de la tradition britannique. C'est pourquoi on a ici un ensemble architectural homogène de bâtiments de trois ou quatre étages avec murs porteurs de brique, portes allongées avec imposte, etc.

428-436

La rue des Sapeurs est un fort indice de la fonction du bâtiment qui fait face à cette courte rue ouverte en 1963 pour donner aux pompiers un accès rapide au nouveau boulevard Champlain. Avant 1963, il n'y avait aucune communication routière entre la rue Champlain et le boulevard Champlain, construit à partir de 1957, si ce n'est aux extrémités de la rue. Mais en 1968 la ville fermait la caserne... !



Le hangar de M. Hearn occupait l'espace de la rue des Sapeurs, un odonyme qui remonte à 1984 seulement.



Hangar de monsieur Hearn

Ce beau bâtiment gothique est une ancienne station de pompiers construite en 1912 sur des plans des Staveley, père et fils. À l'époque, les pompes à incendie sont des machines à vapeur tirées par des chevaux.

Les ouvertures n'avaient pas à prévoir l'entrée et la sortie des immenses camions à incendie d'aujourd'hui. Le bâtiment a été converti en six condos en 1986. Palace italien ? Savante combinaison de pierre, de brique et de bois. Oriels, ouvertures en ogive, fortes marques horizontales, triple bandeau, mais aussi verticalité avec la multiplication des meneaux aux fenêtres. Évidemment, à l'origine, le rez-de-chaussée n'avait pas ces fenêtres, puisque c'était une caserne d'incendie. On admire l'utilisation harpée de la brique au chaînage à l'angle des murs. Le couronnement met en valeur un écusson comme symbole de la ville qui assure la sécurité de ses citoyens. Notez le trèfle à trois feuilles pour rappeler les Irlandais qui habitaient le quartier, mais qui l'ont massivement déjà quitté avant 1912.

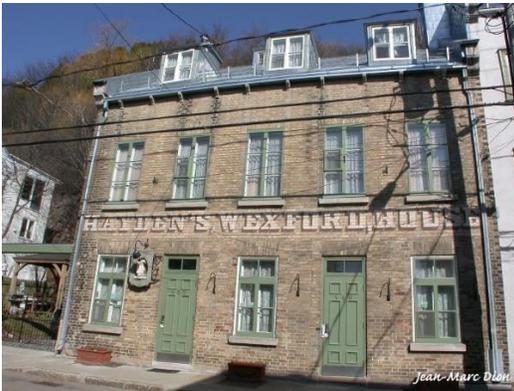
445-449 Construit en 1876. Architecte : Harry Staveley. Style Second empire. Fenêtres et lucarnes en arc surbaissé, toit brisé, corniche à modillons. Ouvertures étonnantes sur la partie droite de la façade. En fait, le proprio James Tucker qui a fait construire le bâtiment était un épicier. Et cette épicerie a été convertie en logement seulement en 1998. La marquise n'est pas d'origine.



On a déjà vu plusieurs bâtiments dont le rez-de-chaussée servait d'épicerie. Il en allait de même tout au long de la rue. De nombreuses façades en témoignent.

Leur nombre a périclité avec la montée de la propriété individuelle de l'automobile et le développement des grandes surfaces alimentaires. On pouvait encore, il y a quelques années, marcher jusqu'à l'*Accommodation le Marinier*, à la jonction de la rue et du boulevard, au croisement de la rue de la Nouvelle-France.

448-450 Voilà un bâtiment d'un intérêt patrimonial remarquable. Comme la plupart des bâtiments que nous avons vus jusqu'ici, celui-ci remonte au lendemain de l'incendie de 1865.



Ce sont des Irlandais originaires de Wexford qui l'ont fait construire, James et Michael Hayden, pour servir d'auberge et de taverne. D'où l'enseigne peinte sur la façade : Hayden's Wexford House.

Nous reviendrons à la fin de ce document sur l'histoire des Irlandais à Québec, que nous rappelons, en pièces détachées, tout au long de notre parcours.

Harmonieux bâtiment en brique, aux travées rigoureusement alignées des portes et fenêtres à grands carreaux, impostes au rez-de-chaussée, murs pare-feu et cheminées intégrées aux pignons, lucarnes à croupe et chatière dans le toit en tôle à la canadienne. Depuis une trentaine d'années, les propriétaires, qui habitent le premier étage, y opèrent une auberge, sous le nom d'origine. On peut y louer le rez-de-chaussée ou l'une des trois chambres sous le toit. Une enseigne suggère que l'établissement opère depuis 1832 ; c'était sans doute dans un bâtiment antérieur à l'incendie de 1865.

461-467 Un autre immeuble construit au lendemain de l'incendie



de l'été 1865. En fait, il s'agit de deux bâtiments distincts, mais construits concurremment. Le mur pare-feu qui sépare les deux bâtiments aurait été percé pour les unifier dans les années 1920. On est d'abord agacé par toutes ces fenêtres bouchées, six sur dix-sept ; on se demande bien pourquoi. Puis, on remarque les nombreuses portes du rez-de-chaussée et la réfection de la brique autour des ouvertures. On peut imaginer que l'ouverture du rez-de-chaussée à gauche devait favoriser une meilleure lumière à un commerce quelconque. L'entrepreneur s'est conformé au classicisme de l'époque en allongeant les ouvertures du rez-de-chaussée par des impostes, et en raccourcissant les fenêtres du dernier étage.

La corniche signale un toit plat, c'est nouveau à Québec dans les années 1860 ; il est vraisemblablement incliné vers l'arrière pour l'écoulement de l'eau. On note les deux corbeaux des murs pare-feu des maisons voisines.

475 On voudrait bien aimer le 475. La maison paraît banale,



mais si confortable. On voit au premier regard les efforts de restauration du propriétaire dans la réfection du parement de brique, le soin apporté aux corbeaux et murs pare-feu. Mais les linteaux en plate-bande à l'étage, l'alignement fantaisiste des lucarnes, la fenêtre obstruée à l'étage sont décevants. Tout indique que le bâtiment est devenu unifamilial.

Rappel : l'incendie de juin 1865 aurait démarré ici et se serait propagé vers le nord-est. À partir d'ici on verra quelques rares bâtiments antérieurs à 1865.

477-481



Vue de la rue Champlain

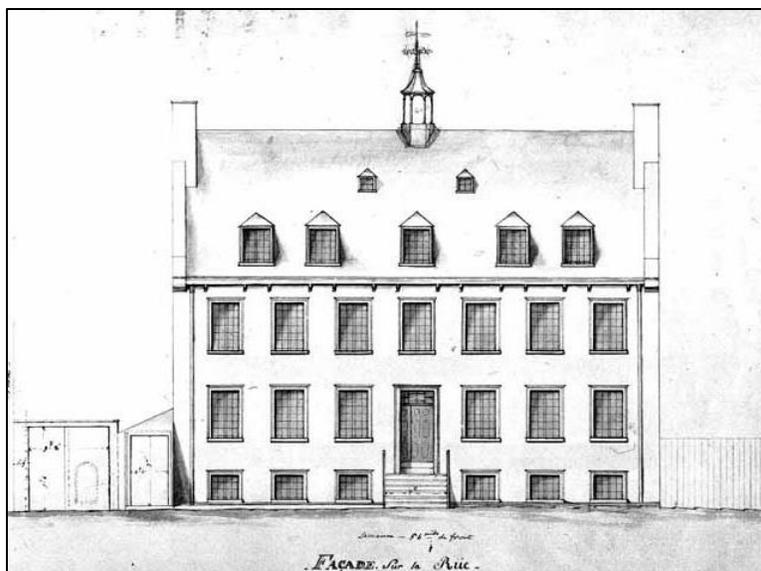


Vue du boulevard Champlain

Les meilleures photos de ce bâtiment sont prises depuis le boulevard. En façade, la rue Champlain ne permet pas assez de recul pour apprécier la valeur patrimoniale et la beauté de cette école dessinée par Thomas Baillairgé, concepteur de l'église du Séminaire voisine de la cathédrale, de l'église des Augustines rue Charlevoix, de l'église du trécaré de Charlesbourg, de l'église des Jésuites près de la porte Kent, de l'église de Deschambault, de la première église St.Patrick dont on vient de parler, du palais de l'évêque en haut de la côte de la Montagne, etc., etc.

L'école est construite en 1841 pour remplacer une école incendiée en 1839, que le curé de la cathédrale, Joseph Signaÿ, avait fait construire en 1816 à ses propres frais. Devenu évêque, Signaÿ financera de nouveau la construction de cette nouvelle école. Durant ces années 1840, un brave Mister Tims y enseignera en anglais, et un autre brave Monsieur Allard y enseignera en français. Logés tous deux dans l'école, mais chichement payés. Les Frères des Écoles Chrétiennes les remplaceront en 1851, en anglais et en français.

Mais l'école n'est pas totalement occupée, faute d'élèves, car on est pauvre dans la rue Champlain, et l'éducation n'est pas gratuite. Alors, le successeur de Mgr Signaÿ, mort en 1850, Mgr Turgeon concède aux paroissiens canadiens-français catholiques du Cap-Blanc l'aménagement en 1852 d'une chapelle publique dans la partie nord-est de l'école, desservie par la cathédrale, à l'usage exclusif des pauvres et des handicapés de Près-de-Ville ; les autres devront continuer de fréquenter l'église Notre-Dame-des-Victoires ou la cathédrale, en attendant qu'un nombre suffisant de catholiques canadiens-français puissent financer l'église Notre-Dame-de-la-Garde. La chapelle sera dédiée à St-Laurent-du-Havre. Finalement, les Christian Brothers vont suivre le déplacement des Irlandais, en 1884, vers la rue McMahon, où se trouve déjà l'église St.Patrick depuis 1831. En face de l'église de la rue McMahon, on a construit une nouvelle école pour les Irlandais, aujourd'hui convertie en condos. Le bâtiment Signaÿ a continué d'être occupé à diverses fins par les Irlandais, comme chapelle et presbytère surtout, desservis par des rédemptoristes irlandais, sous la dédicace *Our Lady of Perpetual Help*. Il sera finalement abandonné en 1961. Quand le vandalisme s'y est installé, le Gouvernement a classé le bâtiment en 1967. Des architectes s'y sont provisoirement installés. La conversion en condos s'est faite en 1988.



En dessinant cette école, Thomas Baillairgé a imposé un nouveau classicisme québécois en architecture : dépouillement et rigueur, porte d'entrée bien centrée, travées des fenêtres bien alignées et régulièrement distribuées, lucarnes également, corbeaux témoins des murs pare-feu, très larges et minces cheminées intégrées aux murs pignon en raison des nombreux poêles distribués dans les classes, clocheton bien centré sur un toit à deux versants classiques. On voit bien ici la déclivité du sol entre la rue et le boulevard. L'école paraît n'avoir que deux étages en façade, mais elle en a trois et demi à l'arrière. La carte postale suivante, des environs de 1900, montre l'école sur un quai au bord de l'eau, sans aire de jeu pour les écoliers.



En face de l'école Signay, au numéro 480, un bâtiment détonnant dans cette rue. C'est un ancien local des débardeurs, plus tard converti en salle de danse, salle de répétition de la fanfare de la garde paroissiale, salle de bingo, salle de réception, salle d'enterrement de vie de garçon. Aujourd'hui, deux logements.

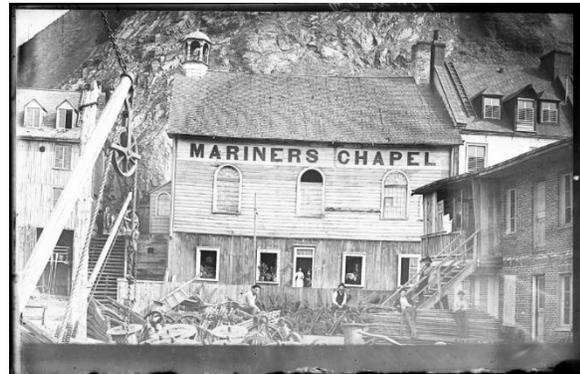
La lecture du bâtiment suivant n'est pas facile. Son histoire est un peu compliquée. Elle l'est d'autant plus que la fiche du Patrimoine bâti de la Ville porte, pour ce bâtiment,

l'étiquette Mariners' Chapel. Or, la Mariners' Chapel a été démolie en 1925 et elle se dressait précisément à l'emplacement du bâtiment en brique jaune construit en 1957. Sa démolition a d'ailleurs permis la création d'une cour pour l'école jusqu'en 1957. La photo de Wurtele qui suit montre que la Mariners' Chapel est accolée à une maison au toit à deux versants. C'est le premier des bâtiments transfigurés de l'école, aujourd'hui des logements.

487 On a aujourd'hui devant nous des bâtiments anciens sur lesquels on a posé un troisième étage, puis qu'on a prolongés d'un imposant bâtiment en brique jaune. C'était, jusqu'à la construction du boulevard, une école de filles.



Chapelle des Marins
BAnQ, Fred C. Wurtele, 1889



BAnQ, Fred C. Wurtele, 1889

À l'origine, en 1839, après un autre incendie, l'épicier Charles Leek se fait construire deux maisons mitoyennes en pierre de deux étages, celle du nord-est comme résidence, celle du sud-ouest comme épicerie, avec tunnel pour chariots au centre, là où vous avez aujourd'hui la porte numéro 487.

En 1853, le successeur de Mgr Signaÿ, Mgr Flavien Turgeon achète les maisons Leek pour en faire une école pour filles. Les Sœurs de la Charité vont s'y installer en 1854. En 1885, la commission scolaire de Québec achète l'école des filles et celle des garçons, qu'on vient juste de voir. Les Christian Brothers ont déjà quitté l'école des garçons l'année précédente. C'est longtemps plus tard, en 1953, que la commission scolaire va ajouter l'étage en brique au-dessus du 487. L'artiste de Québec Simone Hudon témoigne de ce moment d'histoire dans cette aquarelle des années 1930 ou 1940 acquise par le MNBAQ. Il faut remercier l'artiste pour un témoignage aussi convaincant. Installée sur les Plaines, ou peut-être dans

l'escalier du Cap-Blanc, elle montre au loin l'église de St-Romuald, le fleuve au centre, en bas la rue Champlain qui s'incurve dans l'Anse-des-Mères, puis, à moitié cachée par le cap, l'école des garçons de Mgr Signaÿ avec son clocheton et, au centre, les deux maisons Leek qui servent d'école pour les filles. Au sud des deux maisons, la Mariners' Chapel a déjà disparu.



Simone Hudon, Cap-Blanc, aquarelle, MNBAQ

Donc, c'est à ces deux maisons en pierre, à deux étages en façade, que la commission scolaire en ajoute un troisième en 1953, qu'on voit aujourd'hui. C'est en 1957 qu'on ajoute le nouveau bâtiment jaune au sud-ouest sur l'emplacement de la Mariners' Chapel. C'est seulement cette année-là que les Sœurs de la Charité vont quitter la sacristie de l'église Notre-Dame-de-la-Garde, où on les avait installées dès la construction de l'église en 1877. L'école a été abandonnée dans la suite de la construction du boulevard, et on l'a transformée en dix-sept logements en 1983.

L'Anse-des-Mères

Dans la courbe du chemin, on quitte l'ancien Près-de-Ville et on pénètre dans une anse, l'Anse-des-Mères, c'est-à-dire dans la zone de pêche attribuée aux Ursulines en 1651. Cette anse est, évidemment, difficile à voir aujourd'hui... Mais sur ce plan de 1685, l'arpenteur Robert de Villeneuve indique au chiffre 54 (cercle rouge sur l'image) : *L'ance des mères Urselines où elles font pescher*. Un chemin y mène ; c'est vraisemblablement l'ancêtre de l'escalier actuel.



Donc, la zone de pêche des Ursulines à partir de 1651. Pourquoi un droit de pêche aux religieuses ? D'abord, il n'y a pas de poissonnerie au coin de la rue en 1651. Et il faut se rappeler qu'au temps de la Nouvelle-France, les jours sans viande totalisent pas moins de 140 par année. Les vieux comme moi se souviennent des odeurs douteuses de la morue du vendredi et du carême. Mais, au temps de la Nouvelle-France, en sus du vendredi, il y a le samedi. On est déjà à 104 jours sans viande. Ajoutez le carême, l'avent, le mercredi quadragésimal, les veilles des grandes fêtes religieuses comme l'Annonciation, l'Ascension, l'Assomption, etc., et le compte de 140 y est.

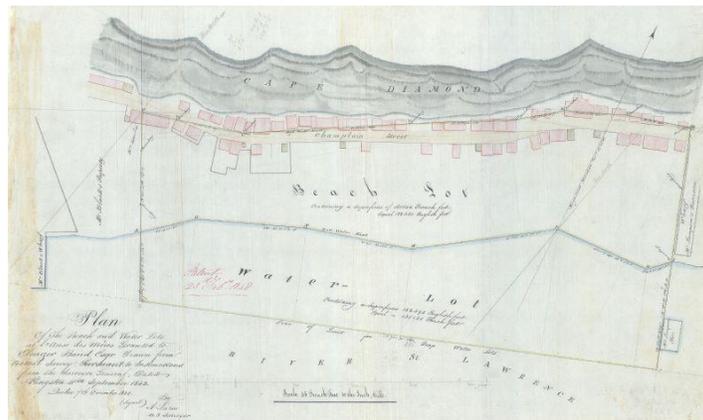
En 1652¹¹, le couvent des Ursulines doit nourrir dix choristes et deux converses, sept jeunes Amérindiennes et au moins dix pensionnaires canadiennes, donc une trentaine de personnes, sans compter Madame de la Peltrie, quelques servantes et travailleurs à forfait. En 1672, l'année de la mort de Marie de l'Incarnation, le couvent compte 19 choristes et 5 converses, et au moins 3 Amérindiennes ou Métisses, et 37 jeunes Françaises ou Canadiennes.

On peut faire des calculs semblables pour les Augustines, qui sont aussi nombreuses, et qui doivent nourrir leurs malades de poisson environ 140 jours par année. Les religieuses ne connaissent pas le tofu, la pizza, ni le spaghetti...

¹¹ Dans la nuit du 30 décembre 1650, le feu détruit le couvent des Ursulines. Elles passeront les 16 prochains mois entre l'Hôtel-Dieu et la petite maison de Madame de La Peltrie, accompagnées de quelques petites Amérindiennes et Canadiennes. C'est pourquoi j'écarte l'année 1651. Par ailleurs, quelle que soit l'année, les séjours des élèves sont de durée variable. Voir Marcel Trudel, *Les Écolières des Ursulines de Québec*.

Il faut se rappeler aussi qu'au temps de la Nouvelle-France, l'estran, la grève, l'espace couvert par la marée appartient au roi, au même titre que le fleuve ou la rivière. Mais ici, en Nouvelle-France, les seigneurs accordaient couramment droit de pêche aux censitaires devant leur terre, droit généralement refusé en France. D'où la nécessité du décret du gouverneur Lauson, au nom du seigneur qui était la Compagnie des Cent Associés.

Le 10 septembre 1843, l'ingénieur A. Larue signe un plan des « water lots granted » à Eleazer Baird dans la zone de l'Anse-des-Mères. Le document est destiné au gouvernement du United-Canada à Kingston. La ligne des « high water » y apparaît au-dessus des mots Champlain Street. Cette ligne donne à penser que certaines maisons de la rue Champlain étaient alors peut-être bâties sur pilotis.



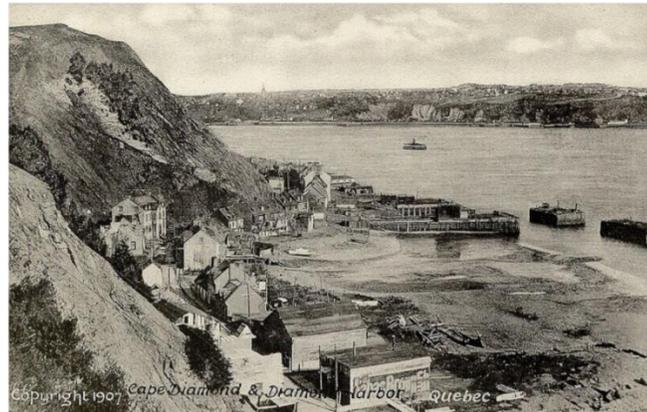
C'est dans cette zone qu'il faut situer la carte postale suivante de la compagnie Valentine qui remonte à 1894. On peut constater que, 50 ans après le dessin de Larue, les maisons ne sont pas sur pilotis, mais que l'eau n'est pas loin.



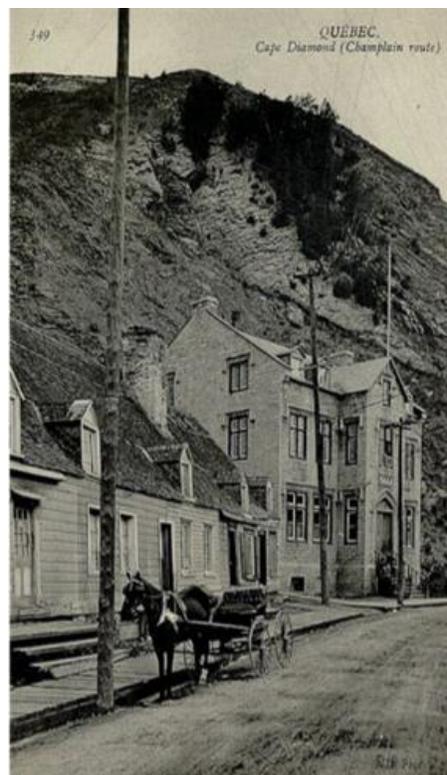
BAnQ

La photo qui suit est de 1907. Elle nous permet de nous représenter un peu ce qu'avait été l'Anse-des-Mères, malgré les débris et bouts de quais. On distingue bien l'ancienne école protestante/église scandinave (bâtiment généralement désigné *Scandinavian Church*) au fond de l'anse, bâtiment dont on parlera tout à l'heure. On y voit bien, au

centre, le bassin Brown, on dit aussi parfois l'anse Brown. On voit un entrepôt ou deux au premier plan.

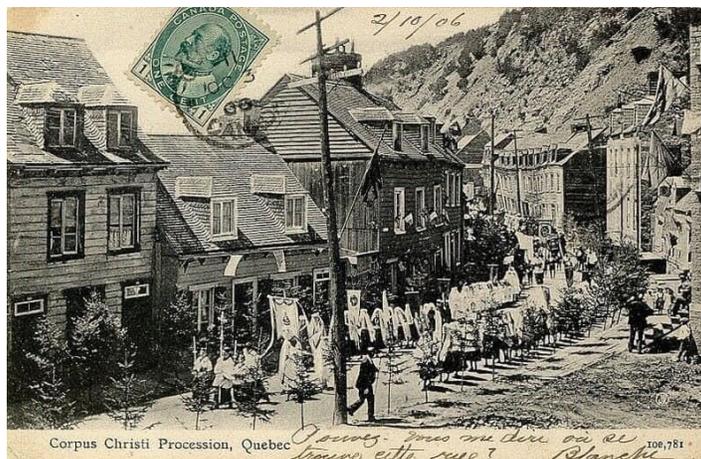


On ne reconnaît évidemment pas les bungalows actuels dans la photo qui suit, mais on y voit bien le modèle de l'habitation des travailleurs du Cap-Blanc au XIX^e siècle, un étage et demi ou, plus souvent, deux et demi, toit à deux versants avec lucarnes, le tout en bois.



La carte postale qui suit, mise à la poste en 1906, montre une procession de la Fête-Dieu dans la rue Champlain, au creux de l'Anse-des-Mères, au pied de l'escalier du Cap-Blanc. Toutes les maisons qui apparaissent sur cette photo, côté fleuve et côté falaise, ont disparu, à la seule exception de la *Scandinavian Church* en bordure droite de la photo. C'étaient des maisons en bois, mitoyennes, majoritairement à deux étages, avec lucarnes au grenier habitable. Le revêtement est en planches horizontales ou verticales. Le toit en

bardeaux. Les fenêtres sont à battants avec les grands carreaux standardisés du temps, encore généralement importés d'Angleterre. Notez aussi l'imposte au-dessus des portes, indice d'un escalier montant aux logements à l'étage et au grenier. Toutes ces maisons sont construites sur d'anciens quais, donc sur du remblai.



BAnQ

Procession de la Fête-Dieu

Brève parenthèse sur la procession de la Fête-Dieu. La tradition catholique de la procession de la Fête-Dieu remonte à la fin du Moyen-Âge. Le dogme de la transsubstantiation, du *Corpus Christi*, est proclamé au concile de Latran de 1215. Le pain de l'Eucharistie est réellement le corps du Christ. Ce dogme est fondé sur la dernière Cène, où Jésus a dit : ceci est mon corps. Dorénavant, à la messe, le célébrant élève l'hostie pour la faire adorer par les fidèles. Progressivement, les curés vont reproduire ce rituel à l'extérieur de l'église. Dans un ostensor, le *Corpus Christi* est porté à bout de bras par le curé protégé par un dais porté par les marguilliers dans les rues du village. En tête du défilé, la croix de procession, habituellement portée par le vicaire ou un paroissien prestigieux, est suivie par les bannières des Dames de Ste-Anne, des Enfants de Marie, de la Ligue du Sacré-Cœur, des Chevaliers de Colomb, des Lacordaire et autres vertueux organismes paroissiaux. Sur le chemin abondamment décoré, des reposoirs ont été dressés. Qui n'a pas vu le reposoir du couvent de sa paroisse ne sait rien de l'Église triomphale du Québec. Cette démonstration se déroule 60 jours après Pâques. Ne pas confondre cette Fête-Dieu avec la fête du Sacré-Cœur, qui symbolise plutôt l'amour infini du Christ pour les croyants.

Notre histoire nationale est remplie de processions. Jacques Cartier, déjà, avait organisé une procession à Notre-Dame-de-Rocamadour en entraînant avec lui ses compagnons malades du scorbut dans les bois de Limoilou. Dans leurs *Relations*, les Jésuites évoquent de nombreuses processions, et font état des querelles de préséance auxquelles ces processions donnent lieu.

Pour prendre la photo qui suit, le photographe (inconnu) s'est installé dans l'escalier du Cap-Blanc. Au bas de la photo, on aperçoit la toiture de la *Scandinavian Church*, ses cheminées, ses murs pare-feu, ses lucarnes et le toit de son avant-corps. Ici, notre intérêt porte sur les maisons du quai Lampson. Si ce ne sont pas les mêmes que celles qu'on a vues à la procession de la Fête-Dieu, elles appartiennent à la même tradition architecturale. Là on voit bien qu'avant la construction du chemin de fer, les maisons sont bien proches du fleuve. En fait, elles sont construites sur du remblai.



BAnQ

Le monde de l'Anse-des-Mères, et de tout le Cap-Blanc, va beaucoup changer avec l'arrivée des trains, plus précisément de la voie ferrée. Piégés par les marées et les avalanches, les habitants de la rue Champlain ne ressentiront plus les menaces du fleuve. Les locomotives ne sont pas propres, en particulier pour les vêtements bien lessivés qu'on a mis à sécher sur la corde à linge, mais la voie ferrée surélevée agit comme une digue devant la menace des grandes marées. Dans la photo ci-dessous, la voie ferrée est dissimulée sous la neige, mais, à droite, on la voit serpenter dans l'Anse-des-Mères.



Photo mise par Dominique Potvin sur le Facebook Quartier Cap-Blanc

50 ans après la Guerre de la Conquête, les capitalistes britanniques, qui étaient venus peu nombreux au lendemain de la Conquête, saisissent la chance formidable que leur fournit le blocus de Napoléon en 1806 et viennent s'appropriier les berges du fleuve autour de Québec pour leurs exportations de bois en Angleterre. Sans se gêner, on débaptise l'Anse-des-Mères ; ce sera *Diamond Harbour*. Puis, *Diamond Harbour* oublié, ce sera le Bassin Brown, aujourd'hui effacé dans la réalité, mais toujours nommé, aussi bien par la Ville que par le Port.

Ce Bassin Brown n'existait pas pour H.W. Hopkins, qui dessine un *Atlas of the City and County of Quebec* en 1879. Mais il est photographié en avion entre 1913, car la voie ferrée y apparaît, et 1927, car le deuxième port de Québec n'y est pas encore entrepris. La compagnie Brown développe donc sa rade, son bassin à la toute fin du XIX^e siècle.



Le Bassin de la *Brown Corporation* sera comblé graduellement par toutes sortes de dépôts, comme une grande poubelle, dans les années 1940-1950. Déjà, vers 1920 (photo suivante), l'enlèvement du bassin est bien perceptible. Notez, de gauche à droite sur la photo, la *Mariners' Chapel*, les deux maisons Leek converties en école pour filles par les Sœurs de la Charité, puis l'école des garçons de Mgr Signaÿ avec son clocheton, enfin les maisons de logement construites après le grand incendie de 1865.



Ce n'est qu'en février 1963 que l'OTJQ (l'Œuvre des Terrains de Jeux de Québec) fut autorisée par les Ports nationaux à planifier un terrain de jeux avec piscine dans le Bassin Brown en bonne partie déjà comblé. Et la plage du Foulon sera interdite avant que la piscine ne soit accessible.



513-517 Cette maison pourrait remonter jusqu'à 1840. On est à l'époque du *Lampson's Cove*, qui occupe une bonne partie de l'Anse-des-Mères. William Lampson fait construire cette maison sur un de ses quais, mais très probablement pas pour lui-même, plutôt pour location. Il y a alors une épicerie au rez-de-chaussée, et deux portes aux extrémités de la façade donnent accès aux logements à l'étage. Ces portes ont été remplacées par des fenêtres en 1990, quand la maison est devenue une résidence.



540 On est ici au plus profond de l'Anse-des-Mères. On a rencontré tout à l'heure l'architecte de ce bâtiment. Vous le reconnaissez? L'ogive du portail, les fenêtres avec carreaux en losange, les linteaux en chapeau, le style *gothic revival*, etc. Staveley. 1861. Staveley père, Edward, a dessiné la caserne de pompier avec son fils, Harry. Il est ici associé à Gerald George Dunlevie. C'est une école, la *Diamond Harbour Public School*.

Le bâtiment est collé à la falaise et s'élève hors sol sur des fondations qui le protègent des grandes marées. Deux étages en pierre, avec combles habitables, murs pare-feu avec cheminées intégrées, avant-corps pour l'accueil.

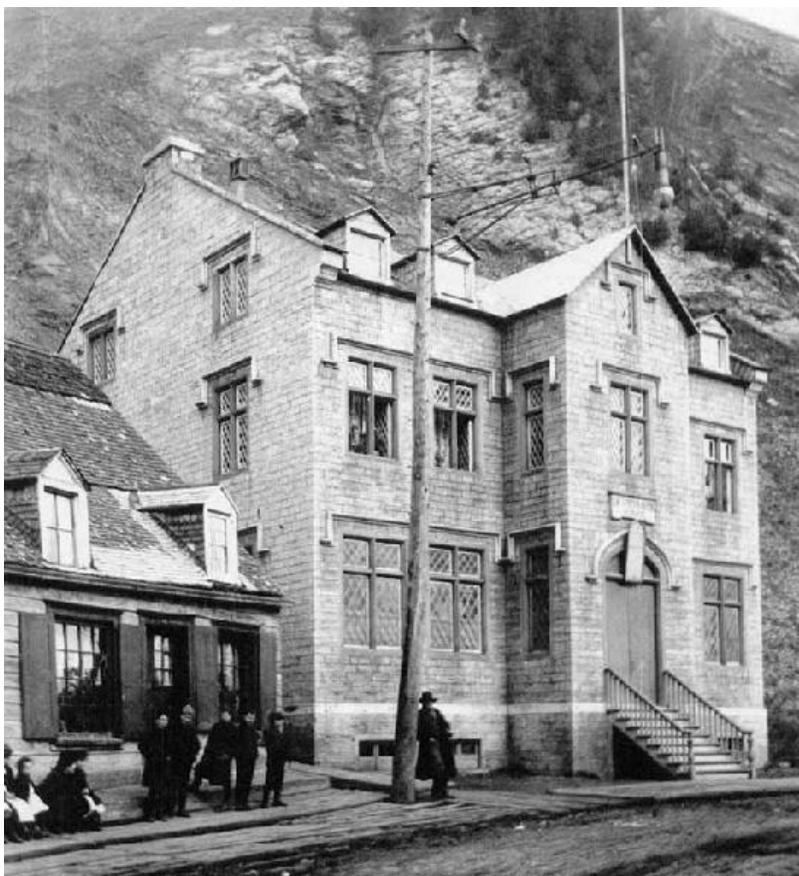


Photo Livernois, 1890

À peine 15 ans après son ouverture, l'école doit fermer, faute d'élèves. Elle est vendue au pasteur Wormdahl de l'Église luthérienne, qui y institue la *Scandinavian Church of Quebec*. Il semble que beaucoup de marins du nord de l'Europe fréquentent le port de Québec dans ce temps-là, alors que de moins en moins de bateaux britanniques viennent ici charger du bois. En fait, l'école devenue église est fréquentée par toutes les variétés de protestants en vadrouille dans le port de Québec.

Quinze autres années plus tard, l'école-église est convertie en centre sportif par la *Sarsfield Athletic Association*. Plus tard, la fabrique de Notre-Dame-de-la-Garde en fera une salle paroissiale, un centre récréatif avec projection de cinéma, après avoir servi quelques années de bureau pour les ingénieurs affectés à la construction de la nouvelle gare maritime dans les années 1920-1930. En 1957, le bâtiment est converti en logements. En 2000, les propriétaires ont dû investir 120 000 \$ dans la consolidation de la falaise.

L'escalier du Cap-Blanc

On dit que l'escalier du Cap-Blanc compte 398 marches et qu'il a été installé en 1869. Son nom actuel, escalier du Cap-Blanc, est relativement récent. Mais tout de même bien antérieur à 1986, date de dénomination officielle, selon la fiche de toponymie de la Ville. Ce fut longtemps l'escalier de l'Anse-des-Mères. Y avait-il un escalier descendant à l'Anse-des-Mères au temps de Marie-de-l'Incarnation ? Un sentier y menait, en tout cas, comme

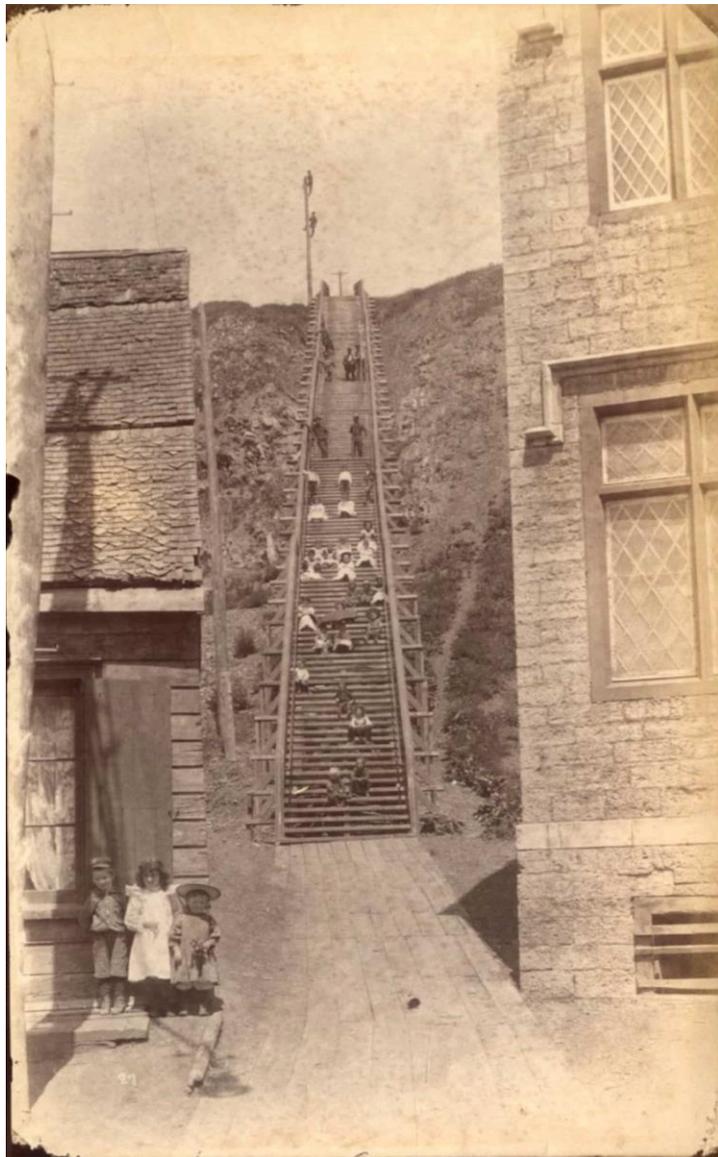
on l'a vu plus haut. Une aquarelle de Bainsbridge prouve formellement l'existence d'un escalier montant en direction de la tour Martello en 1838. Divers documents suggèrent que d'autres sentiers ou escaliers permettaient autrefois de grimper le promontoire de Québec.

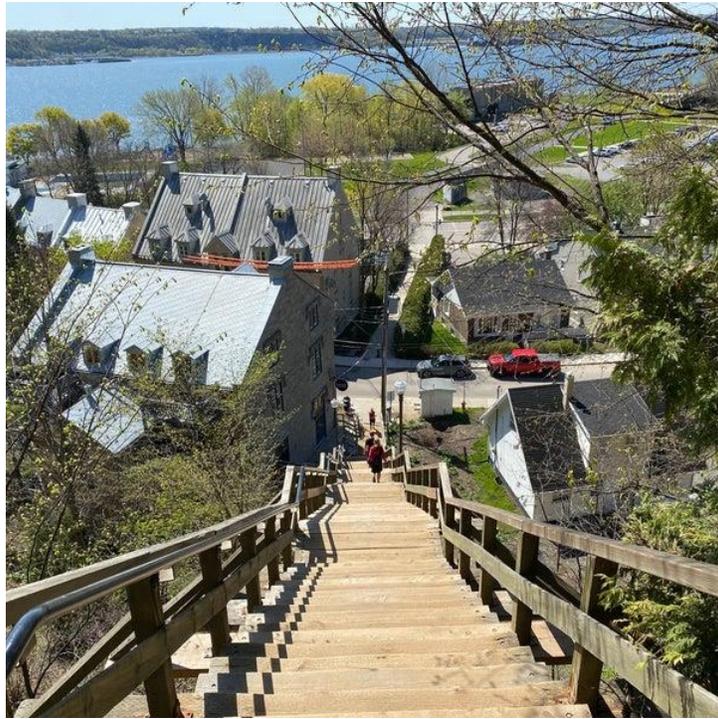


Aquarelle de Philip John Bainbridge, BAC, 1838



Photos de Philippe Gingras, BANQ, 1895





583-585



Le site du patrimoine de la Ville fait remonter la construction de cette maison en pierre à 1864-66. Malheureusement, les fenêtres et les portes, et leurs encadrements nuisent sérieusement à sa valeur patrimoniale. Sa petite voisine, numéro 587, plus ancienne encore, souffre des mêmes maux de la rénovation, mais reste un bon témoin du gabarit et du concept de la maison de son époque dans cette rue. Notez ses murs pare-feu, ses corbeaux en pierre taillée, les modillons en pierre sculptés à la base du toit, ses lucarnes à croupe. Imposte non désirée.

L'Anse-des-Mères n'était pas grand-chose : 80 toises, environ 500 pieds, même pas 160 mètres. Mais les Ursulines en ont tout de même tiré une rente foncière jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Puis, le chemin se redresse le long du Cap-Blanc proprement dit, vraisemblablement là où le chemin touche le pied de la falaise, derrière le muret de béton ou juste après.

Supputons : le Strom Spa serait dans l'Anse-des-Mères, mais pas le sentier qui y mène ! Les propriétaires du spa ont-ils pensé à inviter les Ursulines à son inauguration ?



Derrière le spa, derrière un stationnement payant bien surveillé, la Commission de la Capitale nationale a fait ces dernières années un aménagement presque secret pour le commun des mortels, inaccessible en hiver. S'y trouvent une grande salle de réunion ou de festin et une passerelle spectaculaire posée sur un ancien duc d'Albe, aménagement que l'on doit à l'artiste Élise Beaugard.



La séquence de quatre maisons carrées en brique, à deux étages et toit plat, toutes construites en 1952, nous situerait dans la zone du Cap-Blanc proprement dit. On se retrouverait alors dans la zone de pêche des Augustines.

Passé la quincaillerie, arrêtons-nous deux minutes aux maisons qui se font face aux nos 673-675, 677, 683, 674, 678. Malheureusement, aucune de ces maisons n'a gardé son authenticité, même celles au pied de la falaise.





677 En 2003, cette maison avait un étage et demi avec toit à deux versants droits ; elle occupait déjà cet emplacement en 1877, au moment de la construction de l'église. En 2003, elle a été réaménagée à deux étages avec toit plat dans le style *boomtown* à la mode fin XIX^e début XX^e. Y a-t-il eu un boom à Québec autour de l'an 2000, un siècle plus tard ? Il faut se rappeler qu'à l'origine les maisons du côté sud de cette partie de la rue Champlain étaient construites sur des quais et que les grandes marées venaient souvent les menacer. Les maisons étaient très rapprochées les unes des autres, souvent mitoyennes.

Comme celle-ci, ses voisines étaient aussi des maisons à un étage et demi, comme celles d'en face, avec parements en déclin de bois, toits à deux versants, couvertes en bardeaux, et percées de deux lucarnes, ayant généralement deux portes en façade parce qu'elles logeaient deux familles, ou une famille logeant des pensionnaires célibataires.

C'était le cas de ses voisines du 683 et du 675. On le voit en face, le 674, le 678, malgré les réaménagements, appartiennent à la même génération et à la même classe sociale. Et c'est le cas de presque toutes les maisons (750, 753, 755, 758, 762, 764-766, même le 756 réduit à l'état de garage) jusqu'à l'église et au-delà. Une version estivale, suivie d'une version hivernale.



Archives Ville de Montréal



Photo Neurdein, Musée McCord

L'église Notre-Dame-de-la-Garde

La paroisse Notre-Dame-de-la-Garde est érigée par l'évêque Taschereau quand les catholiques canadiens-français sont assez nombreux pour financer la construction d'une église, assurer son entretien et subvenir aux besoins d'un curé. En 1875, le curé de la cathédrale dénombre 183 familles, 850 âmes au Cap-Blanc, à l'exclusion des Irlandais¹². Les Canadiens français sont désormais majoritaires dans le quartier, et les catholiques irlandais ont, depuis 40 ans déjà, leur église St.Patrick rue McMahan.

Le chantier de construction débute à l'hiver 1877 par le creusage des fondations. Le contrat parle de fondations d'au moins 16 pieds de profondeur, car nous sommes sur un quai fait de remblai soutenu par un mur de troncs d'arbres équarris. L'église est au bord de l'eau, à deux mètres du fleuve. Et il arrive qu'aux équinoxes les marées recouvrent le quai.

¹² Provost, l'abbé Honorius, *op. cit.*, p. 64.



Quand les problèmes de structure apparaîtront, on constatera que les fondations avaient probablement été posées sur un tuf très friable. Le bâtiment fait 100 pieds sur 50, et la pierre vient de Château-Richer.

On choisit Joseph-Ferdinand Peachy comme architecte, et Paul Breton comme menuisier-charpentier. On les a déjà vus à l'œuvre à St-Félix de Cap-Rouge en 1859. Et dans beaucoup d'autres chantiers. Le clocher sera confié plus tard au charpentier David Gosselin.

La chapelle qu'on avait autorisée provisoirement dans l'école de Mgr Signaÿ était placée sous le patronage de St-Laurent-du-Havre. Pour l'église paroissiale, on choisira plutôt Notre-Dame-de-la-Garde, en rappel du haut lieu de pèlerinage des marins, pêcheurs et débardeurs marseillais, érigé en 1853.

La nouvelle paroisse était particulièrement pauvre. Le deuxième motif de la requête des habitants du Cap-Blanc adressée au curé de la cathédrale, qui est leur église paroissiale, demandant leur propre église au Cap-Blanc, se lit comme suit : *Vu l'immense distance qui les sépare de l'église paroissiale, les trois-quarts au moins des résidents ne peuvent assister aux Offices Divins, les dimanches et jours de fêtes surtout les femmes et les enfants, qui souvent ne sont pas suffisamment vêtus, dans les temps de froid, pour parcourir à pied une si grande distance* »¹³.

Peachy disposait d'un budget très limité, moins de 10 000 \$¹⁴. L'église sera donc d'une grande sobriété, dans la tradition de nos vieilles églises de village. D'ailleurs, ses murs gouttereaux sont plutôt bas, pour réduire la facture de la maçonnerie. Sa façade est harmonieuse avec ses trios de portes et de fenêtres, les portes en arc surbaissé, et les fenêtres en plein cintre enveloppant des cercles de vitrail coloré. Repris dans le tambour du clocher, ces cercles inusités étonnent illuminés en soirée. La toiture de Breton était en fer-blanc.

¹³ Provost, l'abbé Honorius, *op. cit.*, p. 65.

¹⁴ On calcule que l'inflation depuis 1877 a été en moyenne de 2,33 % par année. On parle donc d'une commande d'environ 325 000 \$. On est à une autre époque !



Photo AVQ

Comme il était prévu dès le départ, on ajoute à l'église, dans un style architectural totalement différent, conçu par l'architecte Louis Amiot, une sacristie qui servira aussi d'école pour les petites filles de la paroisse. L'école est prise en charge par les Sœurs de la Charité, qui n'y résideront que les jours d'école. Cette sacristie-école gardera ses fonctions jusqu'en 1957, quand l'école en brique jaune sera construite sur le site de la Mariners' Chapel.





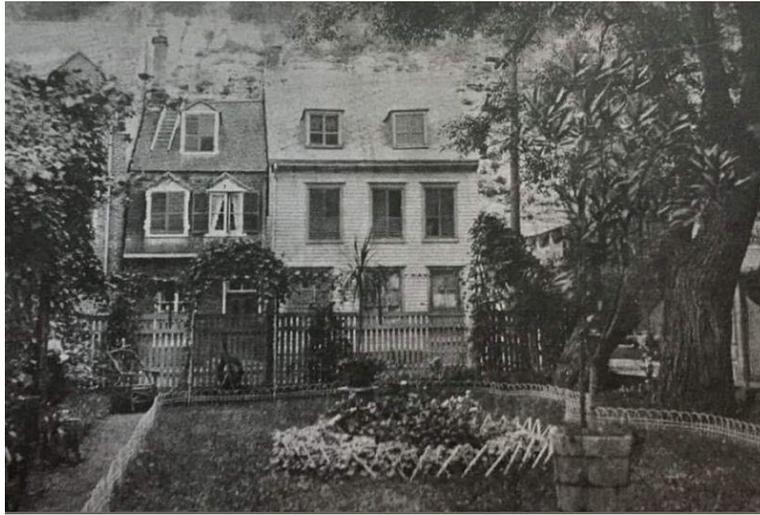
Un siècle plus tard, une porte est passée de gauche à droite, sans doute quand on a converti l'étage des salles de classe en salle paroissiale vers 1960. Le portail d'origine, au centre, était bien sobre pour un bâtiment Second Empire, il ne comportait que les chambranles, une porte à panneaux aveugle, une imposte, point. On y a remédié plus tard.

Après la Guerre de la Conquête, l'Église catholique du Québec s'est beaucoup battue pour le contrôle de l'éducation, en particulier au temps de Mgr Plessis (premier quart du XIX^e). Longue histoire qu'on ne reprendra pas ici. Cette école de la paroisse Notre-Dame-de-la-Garde est une illustration exceptionnelle du triomphe de l'Église. Dans toutes les paroisses du Québec, on trouve une école, souvent un couvent, à côté de l'église. Ici, l'école est attachée à l'église. Elle est directement derrière le retable de l'autel. La sacristie est dans l'école. Tout un cours d'histoire nationale dans une seule bâtisse...



AVQ

Le curé restera sans presbytère pendant 10 ans. L'évêché financera l'achat de la maison du paroissien en face de l'église en 1887 pour que le curé puisse s'y loger. Cette maison sera démolie au début des années 1900 et remplacée par un presbytère en bois de forme cubique à la mode américaine du temps. C'est ce bâtiment, passablement modifié, qu'on retrouve aujourd'hui de l'autre côté de la rue, transporté au numéro 772. Les maisons familiales qui s'y dressaient au début du siècle avaient-elles disparu depuis longtemps ? Ou les a-t-on éliminées pour faire place au presbytère ?



En 1954, la fabrique décide de construire un nouveau presbytère en pierre dans le style de la sacristie, qui, alors, sert toujours d'école pour les filles.

On peut s'étonner que l'église ne soit pas davantage rapprochée de la rue Champlain. La raison en est qu'en 1877, quand on a construit l'église, une rangée de maisons longeait déjà la rue côté fleuve, dans le stationnement actuel. Ces maisons portaient les nos 785-787-789. Elles ont disparu dans la nuit du samedi au dimanche 12 et 13 septembre 1891 quand un incendie a éclaté dans l'épicerie-cabaret d'Octave Ouellet au 785 de la rue Champlain. Le journal *L'Éclaireur* parle de « 28 maisons en cendres et 56 familles sans abri ». Le *Bulletin paroissial* évoque plutôt 72 familles. Le *Bulletin* raconte que la foule voulait lyncher le pauvre Ouellet « qui s'était sauvé en simple appareil », qu'il fut sauvé par la police et ne reparut jamais au Cap-Blanc. Dans son Facebook, la Société Historique de Québec raconte que Ouellet fut amené au tribunal, mais ne nous dit pas le dernier mot de l'histoire. La sacristie-école était partie en fumée et l'église, dont on avait tout juste terminé la décoration intérieure, avait été sérieusement abîmée par l'eau des pompiers.

En effet, comme c'était courant autrefois, la décoration intérieure de l'église a été faite plus tard, une douzaine d'années, quand les paroissiens ont été en mesure de la payer. Elle sera confiée en 1891 à l'architecte Georges-Émile Tanguay, qui gagnera bientôt le concours d'architecture de l'Hôtel-de-Ville de Québec, qui sera érigé en 1895-1896.

Entrons dans l'église. Elle est ouverte tous les jours jusqu'à 16 heures. Profitons-en car, au Québec, des églises ouvertes en dehors des messes, c'est si rare. Merci madame Desrochers.



Une église qui s'enfonce et qui s'éloigne du fleuve

Cette église Notre-Dame-de-la-Garde est exceptionnelle parce qu'on intègre une école à sa sacristie, certes, mais plus encore, elle est construite sur un quai fait de remblai, le quai J. Blais Booms, donc au bord de l'eau. Aujourd'hui, du perron de l'église, jadis si souvent recouvert par les marées d'équinoxe, on ne voit plus le fleuve, qui s'est éloigné.

Après avoir tant travaillé pour garder le quai en bon état, sans pour autant garder l'église en bon état, la construction du chemin de fer va venir étayer l'église dans la deuxième décennie du XX^e. Puis ce fut la construction du nouveau port, le fameux quai 101, au large de l'église à la fin des années 1920. Dans les années '30, début de la construction d'un nouveau chemin (le futur boulevard) sur l'emprise de la voie ferrée, devenue inutile, pour donner accès au nouveau port puis, dans les années '40, aux nombreux réservoirs qui s'additionnent sur le chemin du Foulon. Finalement, on procède au comblement du bassin

Brown dans les années '50. Tous ces travaux couperont définitivement l'église de ses origines maritimes (n'oublions pas que les marées de l'Atlantique refluent au lac St-Pierre).



Carte postale (environ 1900), BAnQ



Photo Port de Québec

Reste que, sur son quai, l'église n'avait pas de bonnes assises. Le sol restait imprégné d'eau. Une partie du remblai résultait de l'équarrissage des troncs d'arbres exportés en Angleterre. Les grandes marées venaient toujours frôler l'église. Peut-être n'avait-on pas réellement creusé les 16 pieds prévus au contrat. L'église n'était pas grande ; alors, Peachy avait conçu des galeries aux bas-côtés de la nef, portées par les colonnes qui, déjà, portent la voûte cintrée de la nef. De tout cela, s'ensuit un affaissement du plancher, et le reste. L'église est en si mauvais état qu'au moment de développer le nouveau port à la fin des années 1920 on discute de la démolition de l'église au bénéfice du port. De plus en plus méfiants d'un effondrement, les paroissiens fréquentent toujours plus nombreux la chapelle *Our Lady of Perpetual Help* de l'école Signaÿ. Finalement, ce n'est qu'au début des années 1950 qu'on entreprendra les travaux de sauvegarde de l'église. On va remonter le plancher de la nef d'un demi-mètre, supprimer les galeries latérales, donner aux colonnes de nouvelles assises en béton, plancher neuf, bancs neufs, nouveau système électrique, clocher redressé, et le reste. Est-ce dans cette opération qu'on a donné au retable l'illumination qu'on lui voit aujourd'hui ?





C'est une bien touchante église. On y est spontanément amené à y rechercher ses premiers paroissiens, paroissiens pauvres, étroitement associés au fleuve, à ses cageux, à ses chantiers navals. Aux murs, des images rappellent ces origines. Ses ors, ses candélabres, la beauté de sa chaire, la finesse des colonnes, les caissons des bas-côtés, l'abondance des statues témoignent de l'habileté de ses artisans et de la foi généreuse de ses paroissiens.

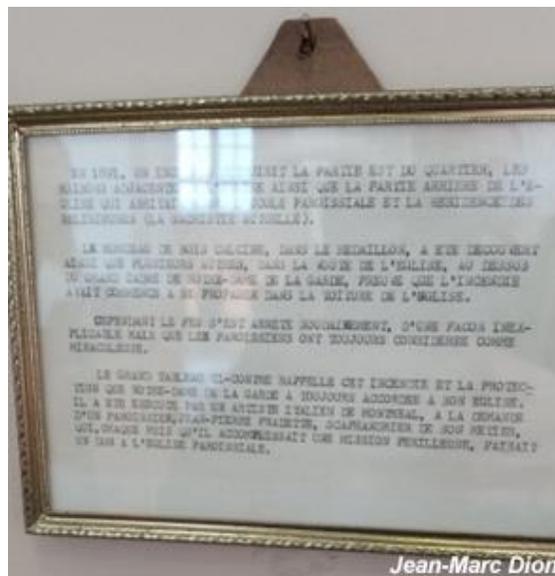
Deux tableaux aux murs ont une histoire intéressante. Du côté de la chaire, qui est traditionnellement à gauche de la nef, une toile représente Jésus marchant sur les eaux. Quand on a restauré l'église dans les années '50, on a fait disparaître les tribunes, faisant ainsi apparaître des murs nus entre les fenêtres. Le curé d'alors rencontre en ville un peintre touriste italien vivant en Nouvelle-Écosse, Gaetani Valerio. Il lui commande une série de tableaux bibliques sur le thème de l'eau. On ne sait pourquoi, mais il n'y aura pas de série.



De l'autre côté de la nef, la toile illustrant Notre-Dame-de-la-Garde montre à ses pieds des maisons incendiées dans la nuit, en rappel de l'incendie qui avait menacé l'église le 13 septembre 1791. C'est un ex-voto commandé par le scaphandrier Pierre Fradette, qui estimait avoir survécu miraculeusement au sauvetage du Ottawa à Deschaillons, puis à l'incendie de 1791.



Jean-Marc Dion



Jean-Marc Dion

Au sud-ouest de l'église

Jusque dans les années 1950, l'église se situait à peu près au centre de la paroisse Notre-Dame-de-la-Garde, du nord au sud ou d'est en ouest. C'est dire combien le nouveau port, les réservoirs de pétrole et le boulevard Champlain ont réduit le Cap-Blanc au sud-ouest. A-t-on oublié ces maisons acquises par le Port spécifiquement pour les détruire ? La pompe Texaco incluse.



A-t-on oublié *L'Escale* au 900 boulevard Champlain ? Fermée en 1987. René Lévesque y avait fait campagne avec Louise Beaudoin en 1979.

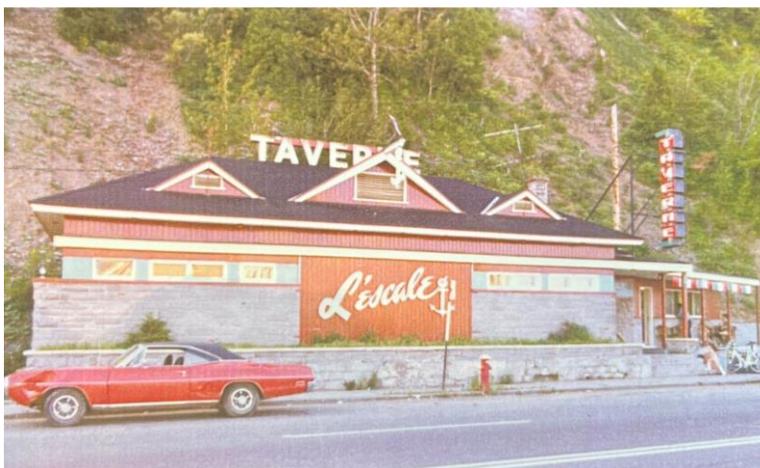


Photo Jacques Nadeau du 10 avril 1979 parue dans Le Devoir du 18 août 2022

En forçant un peu la note, on peut dire que la rue Champlain était continue depuis l'escalier Casse-cou jusqu'à Tequenonday. Rares étaient les bouts de ce chemin où l'on pouvait compter plus de cent mètres entre les habitations. L'éboulis de 1889, le chemin de fer vers 1910, le nouveau port à partir de 1927, les réservoirs de pétrole dans les années '30 - '50, puis le boulevard Champlain (1956-1972) sont venus amputer la rue Champlain à l'est comme à l'ouest, coupant tout lien habité avec la rue du Petit-Champlain et avec le chemin du Foulon, isolant petit à petit le Cap-Blanc de la vieille Basse-Ville et de Sillery.

[Les citernes de pétrole et les camions de livraison de gazoline](#)

Quand l'automobile et le camion ont remplacé les chevaux, les compagnies pétrolières se sont approprié les berges du St-Laurent autour de Québec, comme l'avaient fait les compagnies britanniques de transport de bois un siècle plus tôt. Le pétrole était livré aux réservoirs par bateau aux limites du Cap-Blanc. Incapables de grimper la côte de Sillery, les camions-citernes, pour s'approvisionner, empruntaient la rue Champlain et

traversaient de bout en bout la paroisse Notre-Dame-de-la-Garde, en suivant les zigzags de la rue étroite d'alors.

Voici une image du premier réservoir de pétrole de l'anse au Foulon. *Dominion Oil*, 1931. Je situerai ce réservoir monstre collé au boulevard Champlain actuel à peu près à l'emplacement des silos de Sollio ; pure conjecture... Je demande l'aide de mes lecteurs. Merci.



C'est aussi dans cette zone des silos Sollio que fut construit le premier navire à vapeur à roues latérales qui ait traversé l'Atlantique, le Royal William, en 1833.

[La plage du Foulon](#)

On se rappelle que la plage du Foulon est apparue à la suite de la construction à partir de 1927 des nouveaux quais 101-107. Les quais construits, il fallut draguer le fleuve pour permettre aux transatlantiques d'accoster en eau profonde. Ce sont les milliers de tonnes de sédiments de ce dragage qui ont créé la plage. Elle s'allongeait au sud du quai 107, au nord du Yacht-Club de Québec, au pied de la côte Gilmour. La nouvelle plage Champlain se trouve assez loin au sud-ouest de l'ancienne plage.

À l'époque glorieuse de la plage du Foulon, dans les années '30 jusqu'aux années '60, les baigneurs qui y venaient en bus ou en voiture depuis St-Roch, St-Sauveur, Limoilou, empruntaient l'étroite et tortueuse rue Champlain. Pour les résidents du Cap-Blanc, l'enfer des beaux dimanches d'été ! La station de radio CHRC diffusait son émission Vacances depuis la plage du Foulon aux étés '64 et '65. C'était la fin pour la plage du Foulon. Nouvelles piscines publiques, multiplication des piscines familiales, pollution du fleuve, conséquemment fin du trafic de la plage dans la rue Champlain. Restaient les réservoirs, qui finiront bien par partir. Enfin la paix au Cap-Blanc...



La plage du Foulon, année 1940



Photo Jocelyn Paquet, 1^{er} juillet 1955



Photo Jocelyn Paquet, 1968

Au tournant du XX^e siècle, avant la grande invasion de l'automobile, les poules picoraien dans la rue Champlain, comme à Limoilou, comme à Sillery. La rue Champlain n'était pas asphaltée, ni la rue Sous-le-Fort, ni les rues du quartier St-Jean-Baptiste. Les charrettes et les buggys sillonnaient la rue Champlain comme la côte de la Montagne. La rue Champlain avait un trottoir en bois et la rue Petit-Champlain était tout entière en madriers. Au Cap-Blanc, on sortait sa chaloupe pour aller pêcher son poisson, ou on lançait son hameçon depuis le quai.



Aujourd'hui, au Cap-Blanc comme presque partout ailleurs à Québec, il faut une voiture pour faire son épicerie. Progrès ?

Les Irlandais au Cap-Blanc

Ces propriétaires irlandais du Wexford, ajoutés aux O'Toole, aux O'Connell, propriétaires de bâtiments qu'on a vus plus tôt, nous obligent à rappeler que le Cap-Blanc a été pendant un bon demi-siècle un quartier de Québec massivement occupé par les Irlandais. Ils comptaient pour les trois quarts des habitants de la rue au milieu du XIX^e siècle¹⁵, la rue Petit-Champlain faisant alors partie de notre rue Champlain. C'est dire que l'expansion du Cap-Blanc est étroitement associée à l'immigration des Irlandais.

On connaît tous la grande famine qui a frappé l'Irlande entre 1845 et 1849. Et on suppose que ce sont les années au cours desquelles les Irlandais se sont réfugiés plus nombreux à Québec. *En fait, la migration irlandaise au Canada a atteint son apogée durant les années 1830*¹⁶. Et ils étaient déjà venus nombreux dès les années 1810-1820. Marianna O'Gallagher écrit : « *Dispel forever the popular notion that the Irish only began to arrive in Canada in 1847* »¹⁷. Elle dit que « *as early as 1817, the Irish were banding together... They naturally gravitate together* »¹⁸. Elle raconte que dès le 17 mars 1765, des Irlandais protestants ont fêté la St.Patrick à la taverne Sun sur la rue St-Jean¹⁹, que les Irlandais catholiques ont réclamé « *a priest of their own* »²⁰ dès 1817, « *a church of their own* »²¹ en 1827, qu'ils ont fondé la Society of Friends of Ireland in Quebec en 1829²². Elle rappelle qu'en 1834 les Irlandais protestants de Montréal ont fondé la St.Patrick Society pour combattre les Patriotes²³. Bref, dit O'Gallagher, « *It was the immigrants from the 1820s and earlier, and not those of the late 1840s, who founded the Quebec community* »²⁴.

Il y a certes eu l'été particulièrement dramatique de 1847, l'épidémie de typhus, qui a poussé les Irlandais à l'exil par tous les moyens, mais on oublie qu'en 1830, quand on entreprend la planification de l'église St. Patrick, on comptait déjà 7 000 Irlandais à Québec sur une population totale de 32 000 citoyens. Déjà 8 000, deux ans plus tard. En fait, dès 1815, quand commence la grande récession économique qui suit les guerres napoléoniennes, les Irlandais viennent à Québec par pleins bateaux. On oublie aussi que la station de quarantaines de Grosse-Île a été ouverte en 1832, l'année même où montent les murs de l'église paroissiale St-Patrick. *En 1840, neuf immigrants sur dix arrivant à Québec sont natifs de l'Irlande*²⁵. Ils seront 28 % de la population de la ville au recensement de 1861, mais plus seulement 20 % en 1871, moins de 5 000 vers 1900. Au total, sur la durée du XIX^e siècle, 69 % des Britanniques qui s'installent à Québec sont

¹⁵ Provost, l'abbé Honorius, *op. cit.*, p. 63.

¹⁶ McQuillan, Aidan, *Des chemins divergents : les Irlandais et les Canadiens français au XIX^e siècle*, p.135.

¹⁷ O'Gallagher, Marianna, *Saint Patrick's Quebec, the Building of a Church and of a Parish, 1827-1833*, p. 26.

¹⁸ O'Gallagher, Marianna, *op. cit.*, p. 25.

¹⁹ O'Gallagher, Marianna, *op. cit.*, p. 22.

²⁰ O'Gallagher, Marianna, *op. cit.*, p. 28.

²¹ O'Gallagher, Marianna, *op. cit.*, p. 33.

²² O'Gallagher, Marianna, *op. cit.*, p. 41.

²³ O'Gallagher, Marianna, *op. cit.*, p. 9.

²⁴ O'Gallagher, Marianna, *op. cit.*, p. IV.

²⁵ Grace, Robert, *The Irish in Quebec City in 1861: a portrait of an immigrant community*, p. 180.

Irlandais. *La ville de Québec avec sa population catholique représente un cas unique dans la diaspora irlandaise*²⁶.

L'effondrement des prix de l'agriculture en Irlande après l'épisode napoléonien est à l'origine de l'installation des paysans Irlandais à Kildare, Rawdon, Stoneham, Valcartier, Armagh, Coleraine, Inverness, Leeds, Frampton et autres villages au Québec. Mais le port d'entrée au Canada était forcément Québec. Et c'est à Québec que se fait le traitement et le chargement du bois dont la Grande-Bretagne est alors en grand besoin. D'où l'installation massive au Cap-Blanc des ouvriers urbains catholiques irlandais, après l'escale de Grosse-Île.

Marianna O'Gallagher explique que la « *multiplication of ships on the Atlantic route made it possible for thousands of people to emigrate to America* »²⁷. Ces bateaux anglais ne prenaient pas la mer avec des cales vides. Les Écossais les emplissaient de leurs belles briques vernissées qu'on voit un peu partout en façade de nos bâtiments du XIX^e siècle. « *Irish merchants exported glass, linen, salt and provisions, and paying emigrants* »²⁸, dit O'Gallagher. Elle évoque des bateaux « *cheaply adapted to the very easily handled cargo: emigrants* »²⁹. Si bien que, finalement, le prix du bois importé du Canada a chuté pour l'importateur et le consommateur britanniques.

L'histoire des Irlandais à partir de la révolution de Cromwell dans les années 1640 est particulièrement dramatique. Dans son ouvrage sur *Les Pionniers irlandais du Québec et de l'Ontario*, Lucille H. Campey décrit des petits paysans catholiques cultivant l'unique patate sur de minuscules lopins de terre, à la merci des grands propriétaires terriens protestants, des ouvriers dans les ports incapables de nourrir leurs familles. Sur les bateaux les amenant au Canada, des gens qui *n'ont jamais mangé de viande, des enfants nus* sont si faibles que la moindre maladie les emporte. Campey rappelle³⁰ la « Poor Law » adoptée par le gouvernement irlandais en 1838 obligeant les grands propriétaires terriens à aider financièrement leurs tenanciers, qu'ils payaient si mal. Pour réduire cet impôt à long terme sur les pauvres, des grands propriétaires ont décidé de financer, par un versement unique, le voyage de l'Atlantique. Et le voyage vers Québec coûtait moins cher que le voyage à New York à cause du chargement de bois au retour des bateaux. En 1847, la typhoïde s'installe sur plusieurs bateaux par suite de l'état de faiblesse des passagers qui souffrent depuis si longtemps de malnutrition. Ces gens devenus *indifférents envers la vie... continuaient de partager la même couchette que les morts jusqu'à ce que les marins ou le capitaine sortent les corps avec les gaffes d'embarcation*³¹. Mais, dit Campey, ces événements catastrophiques qui marquent l'histoire des Irlandais *ne doivent pas éclipser les accomplissements des pionniers irlandais au Canada*³².

²⁶ *Ibid.*, p. 180.

²⁷ O'Gallagher, Marianna, *op. cit.*, p. 14.

²⁸ O'Gallagher, Marianna, *op. cit.*, p. 17.

²⁹ O'Gallagher, Marianna, *op. cit.*, p. 14.

³⁰ Campey, Lucille H., *Les Pionniers irlandais du Québec et de l'Ontario, Fermiers, ouvriers et bûcherons*, p. 225.

³¹ *Ibid.*, p.229-230.

³² *Ibid.*, p.239.

Grosse-Île, station de quarantaine « irlandaise »



Toutes les publications associent Grosse-Île aux immigrants irlandais. De 1832 à 1937, près de quatre millions de personnes ont quitté l'Irlande. 7 553 Irlandais ont été inhumés à Grosse-Île. Toutes ces personnes ne sont pas forcément mortes dans l'île, mais au moins 5 000 y sont décédées.



En témoignent aujourd'hui quelques bâtiments en bois, construits dans l'urgence, minimalistes, pour la réclusion de quarantaine, et trois cimetières ; tout cela justifie amplement l'érection d'une croix celtique monumentale en granit de Stanstead.



Été 1847, 398 navires sont inspectés à Grosse-Île. 77 transportent plus de 400 passagers. 73 départs de Liverpool, 50 de Limerick, 29 de Glasgow, 27 de Dublin, 21 de Belfast, etc. Ces bateaux sont généralement construits pour le transport du bois du Canada vers les îles britanniques, et non pour des passagers. L'hygiène ? La nourriture ? Temps moyen de traversée : 45 jours. L'occupation du temps en mer ? Plus de 100 000 immigrants arrivent à Québec cet été-là, dont au moins 60 % d'Irlandais. 8 691 hospitalisés à Grosse-Île. 3 238 décès sur l'île en cet été épouvantable. 5293 décédés à bord des navires « et jetés à la mer » (Martin Landry). La grande majorité des sépultures de l'île sont irlandaises³³.

Lors de la 2^e Guerre mondiale, Grosse-Île a été convertie en station de recherche bactériologique (anthrax, etc.). Puis, elle est devenue station de quarantaines pour les animaux importés. L'île a été décrétée site historique national en 1984.

Du Cap-Blanc à la Grande-Allée

Les immigrants irlandais protestants, venus les premiers, étaient plus riches que les Irlandais catholiques. C'est une caricature, mais si peu. Plus riches, les protestants ne se sont pas installés au Cap-Blanc ; ils se sont plutôt accolés aux anglicans d'Angleterre et aux presbytériens d'Écosse en haute-ville, en particulier au nouveau faubourg St-Louis, entre Grande-Allée et René-Lévesque, à l'est de Salaberry. C'est dans cette zone, alors inhabitée, à l'ouest du Cricketfield où s'élève aujourd'hui l'Assemblée nationale, qu'on a enterré les Irlandais morts du choléra dans les années 1830-1850. C'était le cimetière des *cholériques*, officiellement le cimetière St-Louis.

On a vu, avant d'arriver au Wexford, plusieurs bâtiments que les propriétaires n'ont pas payés en pennies durement gagnés comme simples débardeurs au chômage la moitié du temps. Mais on ne sait pas si ces propriétaires étaient catholiques ou protestants.

En 1858, les Irlandais installent la *St. Bridget's Home* (95 Grande-Allée Ouest), un refuge pour les orphelins, les vieillards esseulés, les miséreux, sur Grande-Allée près de Salaberry, dans le voisinage du cimetière. Plus tard, après la fermeture du cimetière et le transfert des dépouilles, ils y construisent une nouvelle église St.Patrick. Puis une école sur Salaberry, etc. Cette église St.Patrick a cédé la place à l'îlot St-Patrick et on y trouve aujourd'hui une chapelle St.Patrick sur Salaberry.



³³ <https://parcs.canada.ca/lhn-nhs/qc/grosseile>.

Petit à petit, les débardeurs et petits commerçants irlandais du Cap-Blanc arrivent à émerger de la pauvreté, grâce en particulier à leur appartenance britannique et à leur syndicat. Mais surtout le déclin de l'exportation du bois vers l'Angleterre et le déclin général de l'industrie du bois au Cap-Blanc et au Foulon pousse un grand nombre de travailleurs irlandais à quitter Québec pour Montréal, Ottawa, Toronto et les USA. Si bien que bientôt on rencontre moins d'Irlandais au Cap-Blanc. Lucille Campey constate des départs semblables chez les colons irlandais installés à St-Malachie, Valcartier ou ailleurs dans les campagnes autour de Québec. Les auteurs de *Le Québec et l'Irlande constatent aussi que ces populations rurales irlandaises autour de Québec finiront par disparaître. Que s'est-il passé ? Certaines sont parties vers les États-Unis ou l'Ontario, d'autres sont restées et ont fini par s'intégrer à la population de langue française*³⁴.

Une architecture irlandaise ?

L'impact de ces immigrants irlandais sur l'architecture des bâtiments du Cap-Blanc reste à étudier. On y chercherait en vain une architecture vernaculaire irlandaise, tel qu'on peut l'observer dans leurs anciens bâtiments religieux, dans leurs anciens cimetières si étonnants.

Le premier bâti du Cap-Blanc, qu'on peut observer sur des photos anciennes et dont il nous reste quelques rares témoins, était constitué de maisons traditionnelles québécoises en bois à un ou deux étages, avec toit à deux versants et lucarnes. Après les incendies, en particulier celui de 1865, on construit plutôt des bâtiments de logements à plusieurs étages, en brique, pour contrer les incendies certes, mais fortement influencés par la tradition architecturale britannique.

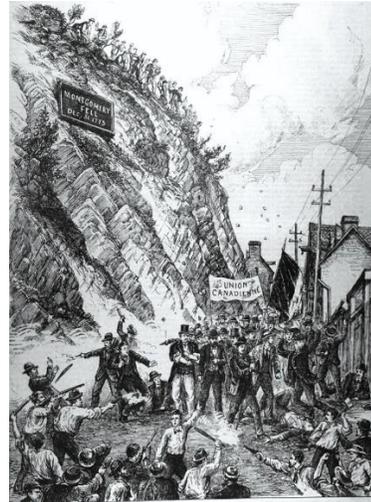
Races et mariages

Tout rappel de l'histoire des Irlandais à Québec suscite l'évocation de bagarres avec les Canadiens français. Sans doute, il y en eut, mais ce n'était presque rien à l'aune des chantiers de la rivière des Outaouais, où les Irlandais protestants étaient stimulés dans leurs batailles par leurs chefs orangistes, les fanatiques presbytériens d'Ulster. Jusque dans les années 1860, au port de Québec, les Canadiens français travaillaient pour la plupart aux chantiers navals, ils y étaient « solidly entrenched in Shipbuilding »³⁵, tandis que les Irlandais étaient généralement débardeurs. Pour les deux groupes de travailleurs du port, les conditions de travail étaient difficiles : petite paye, longues heures et chômage. L'historien Robert J. Grace a compté à l'hiver 1861 pas moins de 454 Irlandais partis travailler comme débardeurs à La Nouvelle-Orléans, à Savannah ou à Boston, dont 40 % d'hommes mariés. Au port de Québec, c'est forcément le chômage en hiver, jusque dans les années 1960. Et quand cette économie du bois s'est effondrée au port de Québec dans les années 1860-1870, des bagarres pour l'emploi ont pu survenir.

³⁴ Jolivet, Simon, Cardinal, Linda, Matte, Isabelle et un collectif, *Le Québec et l'Irlande*, p. 10.

³⁵ O'Gallagher, Marianna, *op. cit.*, p. 15.

On ne peut évidemment pas ignorer l'affrontement tragique du 14 août 1879. Ce jour-là, l'Union canadienne, syndicat des travailleurs canadiens français du port, organise un défilé en haute-ville (Jean-Marie Lebel, dans ses Chroniques de la Capitale, fait partir le défilé de la Halle Jacques-Cartier, dans St-Roch, 1879), tandis que la Quebec Ship Laborers' Benevolent Society des Irlandais défile dans St-Roch. Apparemment dans l'improvisation, l'Union canadienne descend la côte de la Montagne et se trouve face à face avec la Benevolent Society qui avait quitté St-Roch pour le Petit Champlain. Trois morts, de nombreux blessés, des quincailleries et autres commerces vandalisés, etc.



Près-de-Ville en 1879 (BAnQ)

Deux ans plus tard, pliant sous les pressions des autorités laïques et religieuses (l'évêque Taschereau menace d'excommunication), les deux syndicats fusionnent.

Dix ans plus tard, le président de la Benevolent Society, Richard Henry Leahey sera tué avec toute sa famille dans l'éboulement du 19 septembre 1889. *Believe it or not*, son canari a survécu.

Contrairement à ce qu'on dit communément, il y eut peu d'exogamie entre Irlandais catholiques et canadiens-français à Québec, comme le démontre Robert Grace. Beaucoup d'adoptions d'orphelins irlandais cependant.



BAnQ, vers 1950

Et qu'est-il advenu de l'église St.Patrick sur la rue Ste-Hélène (rebaptisée McMahan en 1876 en souvenir du premier curé de la paroisse) qui avait été construite pour les Irlandais

catholiques à partir de 1831 ? Les Irlandais ont abandonné leur église en 1915 pour une nouvelle St.Patrick sur la Grande-Allée. L'ancienne église de Thomas Baillairgé, dont l'intérieur avait été décoré par Peachy en 1876, n'a jamais été réaffectée après son abandon en 1915, jusqu'à l'incendie du 13 octobre 1970 par des squatteurs négligents. Les murs de l'église ont alors servi de cadre à un stationnement (un *parking* dans une église !). Un peu avant l'an 2000, l'Hôtel-Dieu a récupéré les murs de l'église, en particulier sa façade, en convertissant le lieu en centre de recherche sur le cancer.

Références

- Auteur non identifié, [QSL arrimeur et la nouvelle logistique mondiale](#), La Presse, 24 avril 2024.
- Beauregard, Yves et Lemoine, Réjean, [Marianna O’Gallagher, Historienne de Grosse-Île](#), Cap-aux-Diamants, été 1985, volume 1, numéro 2.
- Bischoff, Peter C., [La Société de bienfaisance des journaliers de navires à Québec](#), in Canadian Historical Review, no 84-3, septembre 2003.
- Cadrin, Meggie Sue, [La plage du Foulon](#), Société d’Histoire de Sillery, 2020.
- Campbell, Archibald, [The “Royal William”, the Pioneer of Ocean Steam Navigation](#), a Paper read before the Literary and Historical Society of Quebec, on the 31st day of March 1891.
- Campey, Lucille H, [Les Pionniers irlandais du Québec et de l’Ontario, Fermiers, ouvriers et bûcherons](#), Septentrion, 2024, 384 pages.
- Cardinal, Linda, Jolivet, Simon, Matte, Isabelle, et collectif, [Le Québec et l’Irlande, culture, histoire, identité](#), Septentrion, 2014, 298 pages.
- Caron, Jean-François, [Voici 11 anciennes publicités murales toujours visibles à Québec](#), Journal de Québec, 6 juin 2021.
- Champoux, Micheline et Girard, Pierre, [Les Mangeurs de pommes de terre](#), in Québec-Science, vol. 14, no 12, août 1976, pp.18-24.
- Commission de Toponymie du Québec, [Noms et lieux du Québec](#), 2006, 925 pages.
- Culture et Communications, [Répertoire du patrimoine culturel du Québec](#), Québec.
- Dictionary of Canadian Biography, [Richard Henry Leahey](#), Président de Quebec Laborers' Benevolent Society.
- Dubuc, Daniel, [Anse Brown, un véritable accès au fleuve](#), Société des Gens de Baignade texte d’abord paru dans Le Soleil, 20 avril 2006.
- Facebook : [Quartier Cap-Blanc : une merveille dissimulée ! Tranquille et BIEN VIVANT !](#), fondateur : Julien Cardinal, modérateur : Marco Rossetti, groupe à vocation communautaire créé le 16 septembre 2021.
- Fondation Monique-Fitz-Back, [Le Port et la Ville de Québec : indissociables](#), Sans nom d’auteur ni date, 14 pages.
- Gobeil, Gérald, [Le bassin Brown : Des idées ?](#), Québec urbain, 8 août 2013.
- Grace, Robert, [L’apport de l’immigration : l’exemple des Irlandais](#), dans Serge Courville et Robert Garon, [Québec, ville et capitale](#), PUL, 2001.
- Grace, Robert J., [Les Migrations saisonnières des débardeurs irlandais au XIX^e siècle](#), in Cap-aux-Diamants, hiver 2007.
- Grace, Robert, [The Irish in Quebec City in 1861: a portrait of an immigrant community](#), maîtrise en histoire, Université Laval, 1987.
- Hassert, Naima, [Petite histoire des Irlandais](#), Le Kiosque Médias, 17 janvier 2013.
- Jolivet, Simon, Cardinal, Linda, Matte, Isabelle et un collectif, [Le Québec et l’Irlande, Culture, Histoire, Identité](#), Septentrion, 2014, 298 p.
- King, Jason, [L’historiographie irlando-québécoise, Conflits et conciliations entre Canadiens français et Irlandais](#), Érudit en ligne.
- Lachaussée, Catherine, [La renaissance de la plage de l’anse au Foulon](#), Radio-Canada, Récits numériques, 25 mai 2023.
- Lachaussée, Catherine, [Le fascinant passé des Irlandais, du Cap-Blanc au Vieux-Québec](#), Radio-Canada ici Québec, 17 mars 2021.
- Landry, Martin, Irlandais et Canadiens français, dans le site Histoire Canada.
- Lebel, Jean-Marie, [Le général Montgomery — Un héros américain dans le Vieux-Québec](#), Magazine Prestige, 10 avril 2014.
- Locat, Jacques et Turmel, Dominique, [Le glissement rocheux du 19 septembre 1889 le long du cap Diamant, Québec : une catastrophe appréhendée par Charles Baillargé](#), Canadian Geotechnical Journal, December 2020.
- McQuillan, Aidan, [Des chemins divergents : les Irlandais et les Canadiens français au XIX^e siècle](#), publié sur la toile par Érudit sans mention du lieu ni de la date de publication, département de géographie, Université de Toronto.
- Noppen, Luc et Morisset, Lucie K., [Le Cap-Blanc, un quartier historique](#), dans le livret L’Église Notre-Dame-de-la-Garde à Québec, publication de la cathédrale, 1999.

O'Gallagher, Marianna, [Saint Patrick's Quebec, the Building of a Church and of a Parish, 1827-1833](#), Maîtrise ès Arts en Histoire, Université d'Ottawa, 1976.

Ordre national du Québec, [Marianna O'Gallagher, chevalière 1998](#), Gouvernement du Québec, 2019.

Ouellet, Jérôme, [Vues anciennes de Québec, Le Cap-Blanc \(vers 1907\)](#), 24 décembre 2015.

Port de Québec, [On aime les espaces récréatifs, Anse Brown](#).

Provost, l'abbé Honorius, [Notre-Dame-de-la-Garde de Québec, 1877-1977](#), Société Historique de Québec, 1977, 280 pages.

Quebec Anglophone Heritage Network, [Marianna O'Gallagher](#).

Rivet, Monique, [La Population irlandaise dans la région de Québec](#), maîtrise en histoire, Université Laval, 1969.

Roy, Odile, [La maçonnerie de brique](#), Guide technique no 7, Ville de Québec, 1989, 24 pages.

Ruddel, David-Thiery et Lafrance, Marc, [Québec, 1785-1840 : problèmes de croissance d'une ville coloniale](#), dans *Histoire sociale/Social history*, novembre 1985, pp. 315-333.

Samuel de Champlain, *Des sauvages...*, 1603, Éditions du Jour, 1972.

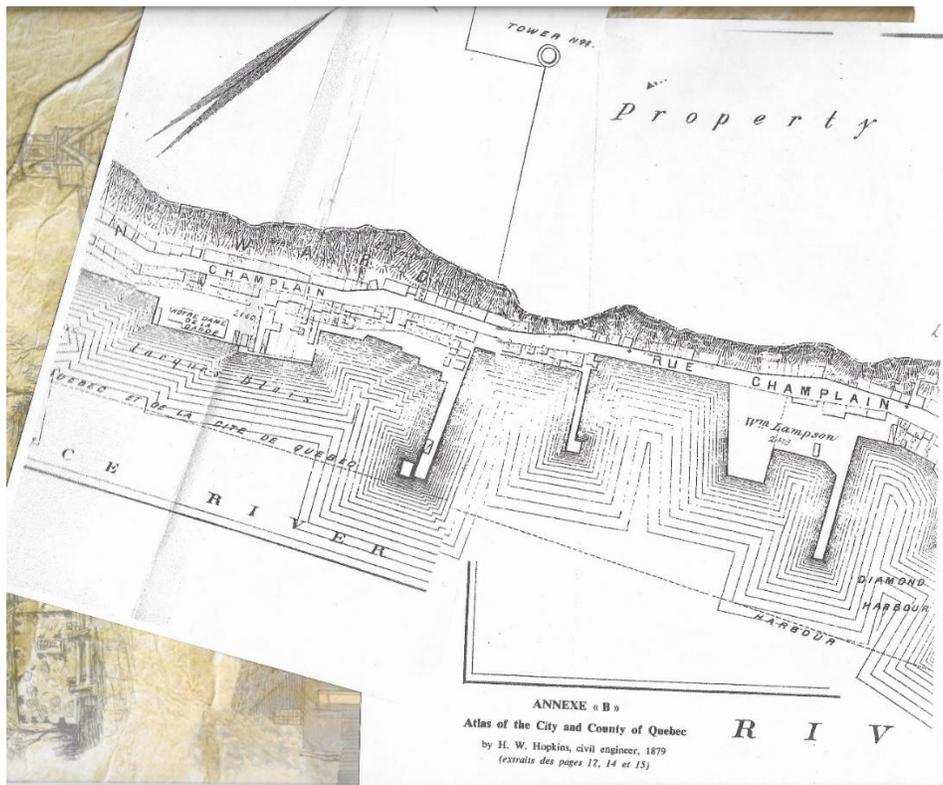
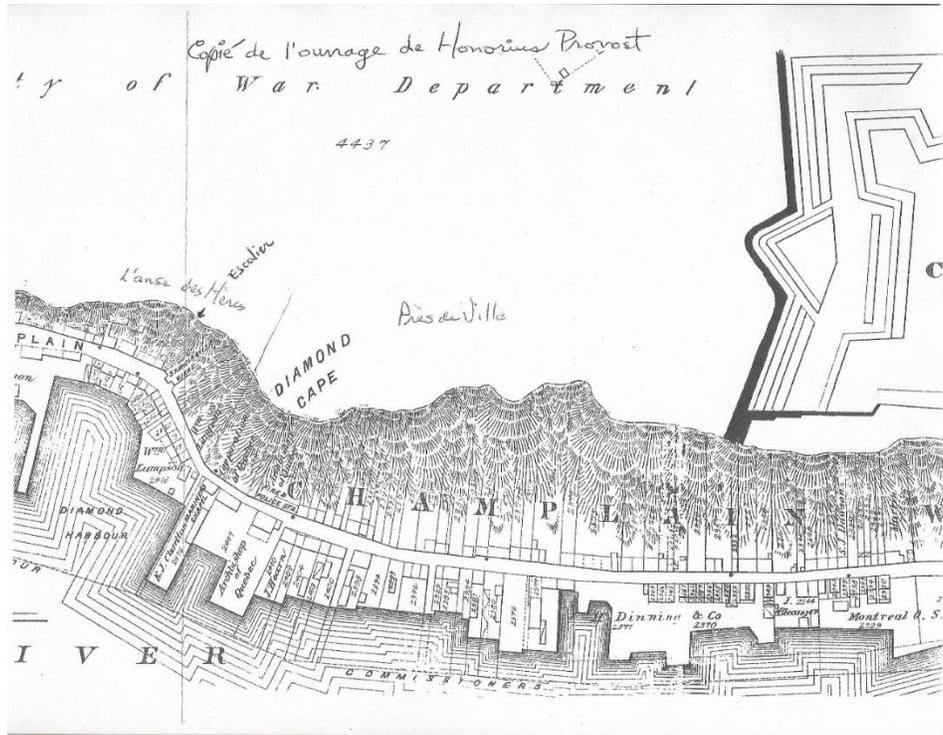
Téotonio, Charles André, [Grand malheur au pied du cap Diamant](#), BANQ, 2 août 2022.

Toner, Peter et Leitch, Gillian, [Canadiens irlandais](#), in L'Encyclopédie canadienne en ligne.

Trudel, Marcel, [Les Écolières des Ursulines de Québec 1639-1686](#), HMM Hurtubise, 1999, 434 p.

Ville de Québec, [Répertoire du patrimoine bâti](#).

Annexe 1 Plan de l'espace visité du Cap-Blanc (H. W. Hopkins, ingénieur, 1879).



Annexe 2 Événements marquants du Cap-Blanc.

- 1746, l'intendant Hocquart crée le chantier naval du Cul-de-Sac.
- 1775-1776, le général Montgomery est tué à Près-de-Ville.
- 1806, Napoléon impose son blocus des ports du nord de l'Europe.
- 1815-1830, arrivée des Irlandais à Québec, installation d'une communauté ethnique.
- 1831-1833, construction de l'église St.Patrick sur la rue McMahon.
- 1816, le 1^{er} collège de Mgr Signaÿ au Cap-Blanc, le second en 1831.
- 1845-1850, la grande famine en Irlande.
- 1847, le typhus fait des milliers de victimes.
- 1857, l'aqueduc.
- 1865, un incendie détruit Près-de-Ville presque intégralement.
- 1877, construction de l'église Notre-Dame-de-la-Garde.
- 1889, un éboulement à Près-de-Ville tue une cinquantaine de personnes.
- 1891, incendie autour de l'église Notre-Dame-de-la-Garde.
- 1897, l'électricité.
- 1912-1913, la voie ferrée.
- 1927, le nouveau port.
- 1931, le premier réservoir de pétrole au Foulon.
- Années 1940-50, comblement du bassin Brown.
- 1957, la construction du boulevard Champlain.
- 1959, le Helga Dan marque les débuts de la navigation hivernale sur le fleuve.
- 2008, Jos Fafard, Do Ré Mi Fa Sol La Si Do.